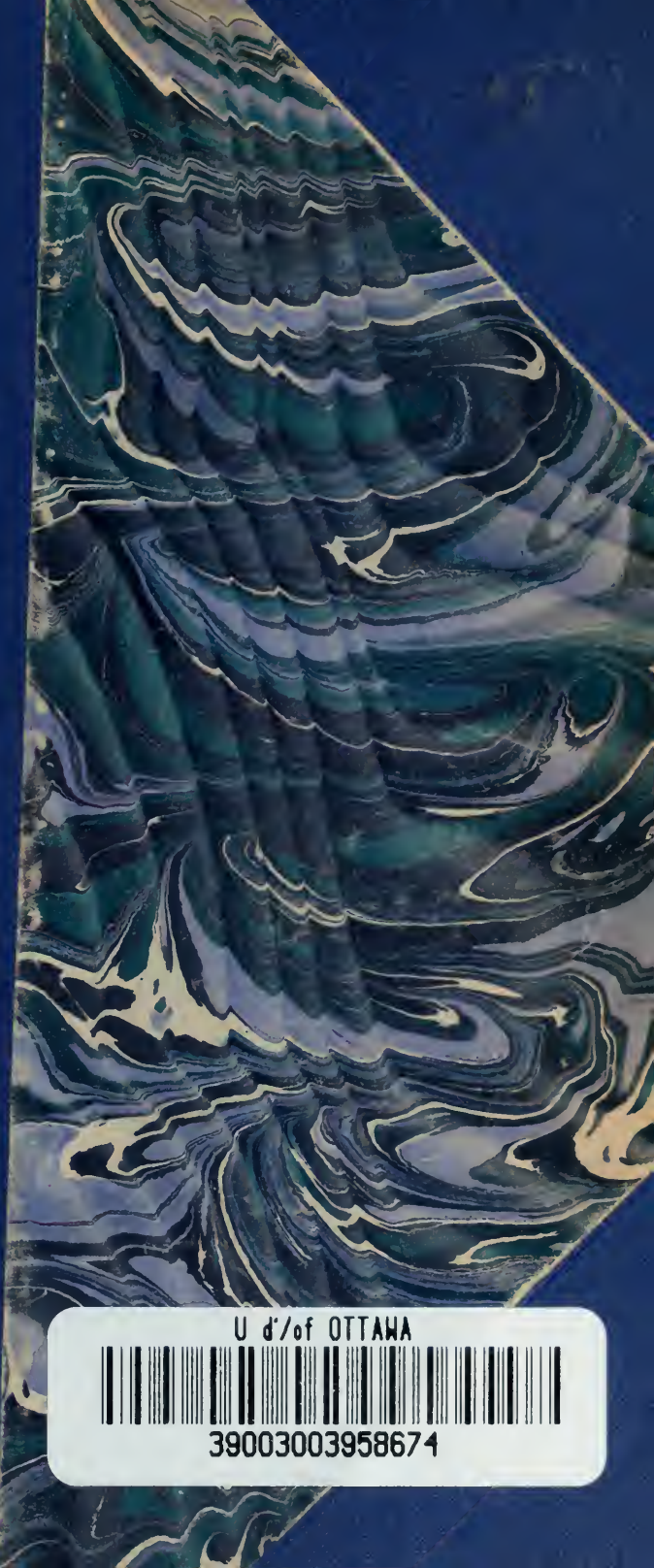
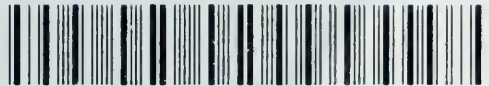


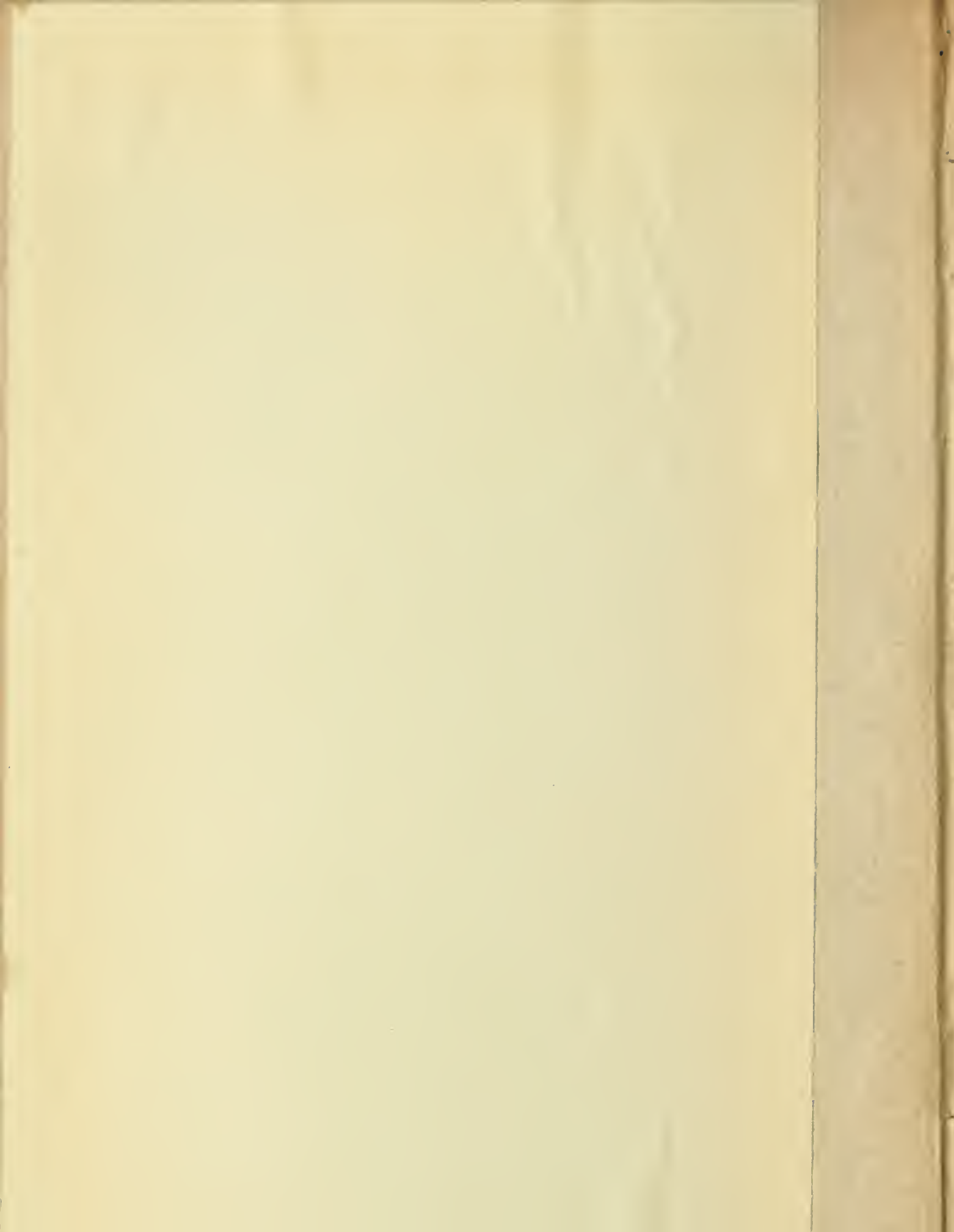
PQ
2450
.T2Z5B4
1890



U d'of OTTAWA

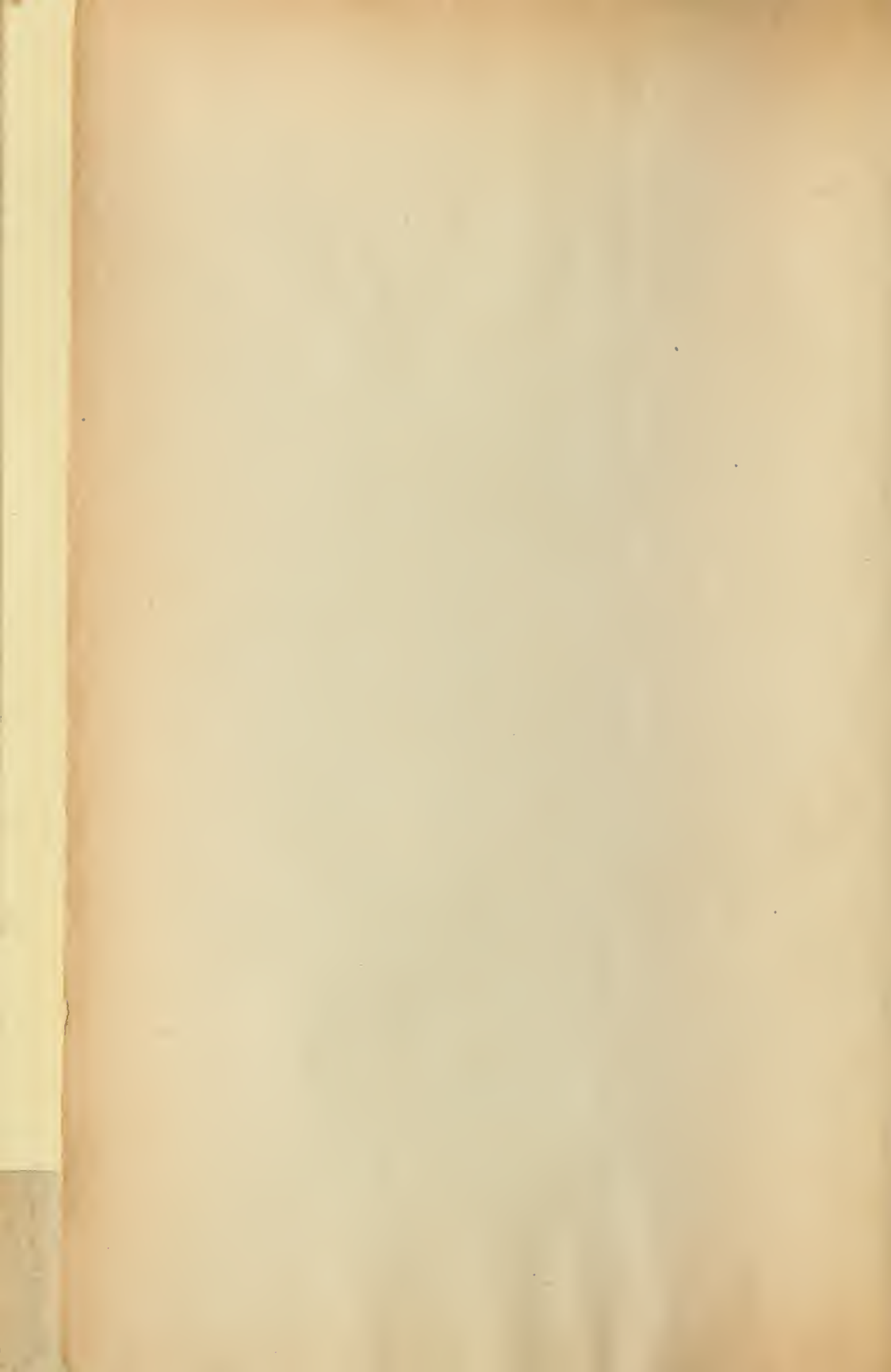


39003003958674



28-3/66

F. J. ...



EMMANUEL BESSON

André Theuriet

SA VIE ET SES OEUVRES

(1833-1889)

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XC



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

André Theuriet

Tous droits réservés

EMMANUEL BESSON

André Theuriet

SA VIE ET SES ŒUVRES

(1833-1889)

DEUXIÈME ÉDITION

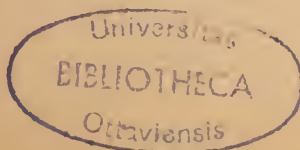


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XC



PQ
2450
T2Z5B4
1890

ANDRÉ THEURIET

INTRODUCTION (1)

C'est le 4 mai 1882 que j'ai vu, pour la première fois, André Theuriet. Un de mes amis de province, qui s'est retiré de la diplomatie pour s'adonner à la culture des abeilles et des roses, m'avait confié une importante mission auprès de la Direction générale de l'Enregistrement. Il s'agissait d'obtenir, pour un débitant de tabac d'Auberive, l'autorisation de vendre du papier timbré. La pétition, qui remontait à plusieurs mois, restait sans réponse. S'était-elle égarée en route ? Dormait-elle au fond d'un carton poudreux ? Mon

(1) Cette étude a été publiée, *en partie*, dans l'*Indépendant Littéraire*, n° du 15 avril et du 1^{er} mai 1889.

ami d'Auberive, qui a gardé de son existence parisienne un grain de scepticisme, inclinait vers la seconde hypothèse. C'est pour en avoir le cœur net que, par une claire matinée de mai, je pris sur moi de franchir la solennelle porte cochère du n° 192 de la rue de Rivoli.

Ma demande rentrait dans les attributions d'un chef de bureau de la 1^{re} division. J'appris que ce grave personnage n'était autre qu'André Theuriet, le doux poète du *Chemin des bois*.

* * *

Le cabinet d'André Theuriet était au troisième étage. Par les fenêtres largement ouvertes, une odeur mourante de lilas montait du parterre des Tuileries. Dans la vibration profonde de l'espace, développant leurs sombres houles de verdure coupées d'ilots de lumière, se découvraient à mes regards les nobles perspectives du Cours-la-Reine et des Champs-Élysées. A gauche, comme un serpent monstrueux qui chauffe ses écailles au soleil, la Seine miroitait immobile. Au fond du tableau, sur le bleu tendre du ciel, sveltes et casquées d'or, les tours sarrazines du Trocadéro se profilaient. A demi renversé dans un fauteuil de molesquine verte, la pensée perdue dans le rêve,

L'heureux titulaire de ce bureau contemplait le merveilleux paysage. Sur le pan d'azur découpé par la baie de la fenêtre, son front large et fuyant, son nez aquilin et sa barbe en pointe, striée d'argent, ressortaient avec le relief d'une médaille. Il se retourna et, sous leur paupière un peu tombante, ses yeux sombres, très longs et très doux, m'enveloppèrent d'une muette interrogation. Je déclinai au chef de bureau ma qualité et lui exposai l'objet de ma démarche. André Theuriet m'écouta de fort bonne grâce et, quand j'eus terminé mon plaidoyer, m'assura que l'affaire serait mise en instruction. Il n'est pas besoin de fréquenter les antichambres ministérielles pour pénétrer le sens de cette formule polie. Je me préparais à battre en retraite, lorsque M. Theuriet, se ravisant, me demanda quel était le domicile du pétitionnaire. Je répondis qu'il habitait Auberville, à deux pas de la forêt enchantée où Raymonde et Sauvageonne viennent, dans le sommeil des nuits d'été, écouter la plainte mélodieuse des sources. André Theuriet sourit de mon explication :

« Ne parlez pas ici de Sauvageonne, me dit-il, le chef de bureau vous écoute. Ces doux échos de la vingtième année sonnent, hélas ! à

mon oreille, avec la mélancolie de la ballade de Villon. »

Le charme était rompu. Je n'avais plus devant moi le chef correct et réservé du deuxième bureau, mais l'artiste fervent qui garde dans sa mûre saison la flamme divine de la jeunesse. Il ne fallut rien moins que le carillon de cinq heures pour interrompre notre causerie et nous ramener à la réalité. Le bureaucrate se réveilla à ce signal bien connu des pensionnaires de la Direction générale : c'était l'heure du départ. Je pris congé du poète, non sans avoir obtenu la permission de revenir, de temps à autre, m'informer du résultat de ma démarche.

J'avais ainsi un prétexte plausible pour continuer mes assiduités près d'André Theuriet. Le poète s'y prêtait complaisamment. Il m'arrivait parfois de l'accompagner à la sortie du bureau, le long des quais de la rive gauche. Theuriet n'avait pas encore élu domicile dans les parages de l'Institut. C'était sur le versant méridional de la colline Sainte-Genève, à quelques minutes des pépinières du Luxembourg et du Jardin des Plantes, que le poète cachait sa retraite. Lorsque la soirée était sereine, nous poussions notre promenade jusqu'aux abords du pont d'Austerlitz.

Près de nous, le fleuve glissait doucement sous les arches sombres dans sa frissonnante robe de moire. Sur la transparence rose du ciel, la haute basilique découpait sa délicate orfèvrerie de pierre. Le jour mourant noyait les parapets d'une suave lueur opaline et, déjà, au-dessus des massifs du Jardin des Plantes, les premières étoiles jaillissaient radieuses des gouffres de la nuit. C'est alors qu'André Theuriet, évoquant les féeriques lointains des jours évanouis, m'entraînait par les fraîches ravines, vers les combes muettes où s'est éveillée en lui la faculté de sentir et d'exprimer les aspects souriants ou sublimes de la nature forestière.

* * *

Je voulais garder pour moi seul le charme de ces confidences et laisser au poète le soin de nous raconter sa vie. Mais la lecture des fragments autobiographiques que M. Theuriet vient de publier m'a délivré de ce scrupule égoïste. Le chimérique Tristan n'entr'ouvre qu'à demi l'herbier de ses impressions juvéniles. Désormais, nous savons, à n'en plus douter, que, dans l'immense cité où se joue la tragédie brutale de la vie, un rossignol sauvage de l'Argonne chante, de sa voix

pure et profonde, la douceur des solitudes agrestes, la paix des forêts maternelles. Mais André Theuriet ne nous dit pas comment il est arrivé à concilier ces deux éléments si contraires : l'amour de la paperasse administrative et l'adoration de l'impérissable beauté. Pendant trente ans, le poète a traîné la chaîne du bureaucrate, sans jamais rien trahir du froissement douloureux de son cœur. Et, cependant, n'y a-t-il pas un antagonisme irréductible entre le quiétisme administratif et l'âme poétique, toujours orageuse, toujours inapaisée ? Par quel sortilège ces deux puissances ennemies ont-elles rencontré un terrain d'union dans la vie de Theuriet ? — La question vaut qu'on l'examine. Elle est, en effet, d'intérêt général. Nous pourrions tout aussi bien la poser au sujet d'Edmond Gondinet, d'Armand Silvestre, de Daudet, de Huysmans, de Coppée, pour ne citer que ces noms parmi les écrivains qui ont traversé la fourmilière administrative. Les psychologues ne dédaigneront pas, nous l'espérons, de reprendre après nous, et à un point de vue moins spécial, ce curieux et difficile problème. Et peut-être nous sauront-ils quelque gré d'avoir contribué, par notre enquête sur André Theuriet, à établir la liste de ces petits faits qui sont comme les molé-

cules organiques et vivantes du moi humain et qui, dès lors, constituent la matière première de toute restitution psychologique.

Nous allons donc parcourir successivement les étapes de la carrière bureaucratique de Theuriet, en essayant de dégager la part d'influence que les milieux ont exercée sur la formation et le développement de ses facultés d'écrivain.

CHAPITRE PREMIER

JOURS D'AUTREFOIS

Naissance de Theuriet. — Son enfance à Bar-le-Duc. — Premières rêveries. — Les bords de l'Ornain. — Rhétorique et Poésie. — Idylle en prose. — Idéalisme et sensualisme. — Surnuméraire de l'Enregistrement.

On pourrait croire, à la lecture des livres d'André Theuriet, que le poète est Lorrain de naissance. Avec quelle tendresse filiale il nous parle de sa patrie lorraine ! Avec quelle ferveur d'émotion il en évoque les souriants paysages ! Et, cependant, cette Lorraine tant aimée n'est pas sa terre natale. Claude-Adhémar-André Theuriet est né, le 8 octobre 1833, à Marly-le-Roi, où son père occupait l'emploi de receveur de l'Enregistrement. Le séjour de Marly tient peu de place dans l'existence de Theuriet. Il n'avait guère que quatre ans, lorsque son père fut appelé au bureau de Bar-le-Duc.

C'est dans la vieille cité du pays de Bar, au fond

d'une province reculée, que la jeunesse de Theuriet s'écoula, méditative et solitaire. D'un naturel un peu farouche, il vivait à l'écart des enfants de son âge. Il n'avait pas de plus rare plaisir que de vagabonder, le jeudi et le dimanche, par les grands bois qui dominant la vallée de l'Ornain. Cette âme concentrée et ardente connut, de bonne heure, les enchantements de la rêverie. A peine au sortir de l'enfance, Theuriet ressentait profondément l'adorable tristesse des verdoyantes solitudes. Le chant inarticulé de la feuille, le brusque passage du vent sous les ramures, la plainte mourante des lointains angélus, toutes ces scènes graves, et douces de la vie rustique éveillaient en lui d'inexprimables échos.

Quelques romans découverts dans l'ombre d'une vieille bibliothèque achevèrent l'éducation que la nature avait commencée. La lecture de ces livres défendus fut la première passion de Theuriet. Comme Rousseau enfant, il se serait volontiers privé de sommeil, pour s'entretenir jusqu'au chant des hirondelles avec ces confidents de ses jeunes rêves. Toutefois, à la différence de Jean-Jacques, il préférait aux hommes illustres de Plutarque les personnages chimériques de nos merveilleuses légendes, le roi Arthus, Roland, Aude la belle,

toutes les dames du temps jadis, Yseult, Allys et Blanchefflor, sans oublier le bon chevalier d'Aïol, qui traverse Poitiers et Orléans, monté sur le poussif Marchegai, ce précurseur de Rossinante. Mais c'est Don Quichotte qui est son héros favori. Visière baissée et lance au poing, sur la trace du légendaire justicier, il chevauche à travers les fauves ravins de la sierra fantastique. Lorsqu'il est las de pourfendre la chimère, il gravit les escaliers roses de ces palais fabuleux qui, du faite des roches sombres, s'élancent éblouissants vers un ciel de saphir. La froide réalité s'écroule dans le grandiose embrasement de son rêve. Voici que l'étroit enclos de sa grand'tante se transforme en un jardin féérique où les oiseaux, les fleurs et les fontaines chuchotent mélodieusement. C'est là que, dans la brume lumineuse des soirs, entouré de sa cour fastueuse, il promène sa royale mélancolie sous des berceaux de myrtes et de lauriers-roses. Et le fleuve de cette terre édénique, le majestueux Ornain, déroule, dans le silence des forêts primitives, la magnificence de ses ondes.

Ces visions juvéniles n'étaient que le pressentiment obscur de la poésie. C'est la stance classique de Millevoye sur « la feuille éphémère » qui fit passer dans l'âme de Theuriet le premier frisson

du vers évocateur. De ce jour, il comprit le sortilège de la forme poétique et sa destinée fut fixée. Sans s'émouvoir autrement des prophéties moroses de sa mère qui ne voyait qu'un lit d'hôpital à l'extrémité de la Poésie, Theuriet se jura d'être Lamartine ou rien. Au retour de ses promenades sous bois, il s'enfermait dans sa chambre, essayant de plier aux lois mystérieuses du rythme les mille rumeurs qui flottent, vagues et indistinctes, dans les branchages des chênes. En proie à l'obsession religieuse du vers, Theuriet faisait peu de progrès en rhétorique. A l'abri de ses dictionnaires, il recopiait amoureuxment, sur un cahier à tranches dorées, ses *Élégies et Odelettes*. La fortune ne sourit pas aux débuts du poète. Le professeur confisqua le malheureux cahier et eut la cruauté d'en lire en pleine classe quelques morceaux choisis. Le chef-d'œuvre succomba sous une tempête de huées.

Nous nous sommes laissé dire que l'auteur chercha, sur le terrain de la prose, une compensation à l'infortune de ses vers. Par une orageuse après-midi de juin, dans une rustique maisonnette du vallon de la Saulx, une accorte boulangère, blanche avec des yeux sombres, lui suggéra l'espoir d'une facile et savoureuse revanche. Pro-

fitant du moment où la robuste beauté avait les mains prises dans la pâte, Theuriet rythma, sur le bras potelé qui tentait ses lèvres gourmandes, un baiser exempt de toute signification mystique.

Il fut tellement effrayé de son audace que la boulangère oublia de se fâcher et continua tranquillement de pétrir sa galette. Pour être enfantine, l'anecdote n'en a pas moins sa valeur. Elle nous fait saisir à sa source ce délicat sensualisme qui transpire discrètement à travers l'œuvre de l'écrivain.



Cette alliance rare d'une imagination idéaliste et d'un tempérament sensuel est, comme nous le verrons au cours de cette étude, la marque propre et distinctive de Theuriet. Mais à côté de ce trait typique se rencontre, dès à présent, un second élément trop caractéristique pour qu'il soit permis de le négliger. Point n'est besoin de creuser bien avant pour découvrir dans l'âme du poète le riche filon de sens pratique qu'y ont déposé l'hérédité et l'éducation. Son père, d'une famille de paysans bourguignons, s'était créé lui-même,

à force de travail et d'énergie, sa situation administrative. Sa mère, esprit calme et sérieux, « n'avait d'autre idéal que le devoir sévèrement accompli. » De cette race neuve et robuste, Theuriet hérita l'aptitude à discipliner sa volonté et à comprendre la réalité des choses. Dès son premier pas dans la vie, le contemplateur témoigna de son esprit positif. Fils d'employé, grandi parmi les poudreux in-folio d'un bureau d'enregistrement, il se décida pour l'ingrate carrière où son père le précédait. Inscrit sur la liste des surnuméraires de l'Enregistrement, le 27 janvier 1853, il fut successivement attaché, en cette qualité, aux bureaux de Montmédy et de Bar-le-Duc. Theuriet n'a pas eu à regretter cette courageuse résolution. Certes, il était suffisamment armé pour aller à la littérature directement, mais il eut la sagesse de ne pas s'engager dans cette voie dangereuse. Le poète prit le parti moins aléatoire de faire ses premières armes à l'abri des fonctions administratives. Et il se trouve que cette expérience a profité, en dernière analyse, au talent de l'écrivain. C'est dans son odyssée bureaucratique que Theuriet a ramassé les menus faits, les traits individuels, les sensations et les images qui constituent la trame de son œuvre. C'est l'Adminis-

tration qui l'a conduit, maternellement et comme par la main, sur cette grande scène parisienne où il marche aujourd'hui parmi les chefs de file du roman contemporain.

CHAPITRE II

ÉTAPES ADMINISTRATIVES

Le premier bureau : Auberive. — Budget d'un receveur de l'Enregistrement en 1856. — L'auberge du Lion-d'Or. — Botanique et Poésie. — La forêt d'Auberive. — Style administratif. — Voyage en Touraine. — Amende honorable à Rabelais. — Retour à Bar-le-Duc. — Nomination à Paris.

Les préposés de l'enregistrement sont, comme Richepin, de race Touranienne. De Dunkerque à Marseille, de l'Océan aux forêts des Vosges, ces nomades chevauchent sans trêve sur le territoire imposable des Aryas, prêts à replier leur tente et à lever leur campement au premier signe du grand chef de la horde. Theuriet dut se préparer à subir la loi commune. Après avoir accompli son stage de surnuméraire auprès de sa famille, il fut nommé, le 1^{er} novembre 1856, receveur de sixième classe à Auberive, bourgade perdue de la Haute-Marne. Il avait alors vingt-trois ans.

S'il restait encore quelques illusions au jeune

poète, elles durent tristement s'évanouir, lorsque, dans la brume du jour tombant, lui apparurent, à la lisière d'un bois, les sombres mesures, basses et écrasées, dont se compose la misérable cité d'Auberive. C'était donc là ce premier bureau idéal qu'avait rêvé l'imagination du surnuméraire : la plage lumineuse où lentement viennent mourir les vagues infinies, la voluptueuse solitude où les rossignols soupirent leur cantique d'amour aux roses en extase, les bosquets profonds où de fières déesses errent sous la clarté cristalline des étoiles ! Hélas ! Tandis que la radieuse vision s'ébauchait pour la dernière fois dans la pensée du rêveur, une grosse servante d'auberge, qui n'avait rien de la grâce dédaigneuse des patriciennes, allait, « traînant ses pieds dans de vieilles savates, » prendre la malle du nouveau receveur sous le tablier du cabriolet.

* * *

André Theuriet ne pouvait inaugurer sous de plus fâcheux auspices l'apprentissage du métier administratif. Son bureau était une chambre d'auberge. Pour y accéder, il fallait traverser la cuisine de l'hôtel et risquer l'ascension d'un escalier sordide. C'est dans cette répugnante promiscuité

que le malheureux comptable accomplissait les rites de l'enregistrement et faisait fructifier les revenus du Trésor. Il recevait un traitement de 1275 francs par an. Le prix mensuel de la table du *Lion-d'Or* étant de 60 francs, il restait au jeune receveur un peu plus de 40 francs pour le loyer du bureau et la dotation des fonds secrets. Le poète chercha dans la botanique une diversion aux ennuis de son existence lourde et décolorée. Tous les descriptifs de l'école moderne, à commencer par Rousseau, ont plus ou moins sacrifié à cette candide passion. A vrai dire, je n'affirmerais pas la sincérité de leur vocation scientifique. Certes, la flore des romans de Theuriet est d'une richesse incomparable. Les pages les mieux venues de son œuvre sont envahies par la proluxe végétation des bois de l'Argonne. Mais je soupçonne le disciple de Jussieu de n'entrer en scène que pour donner la réplique au poète. C'est lui qui dépose sur la palette du coloriste les nuances exquises de nos fleurs forestières, la blancheur rosée des anémones, le pourpre pâissant des églantines, l'azur sombre des volubilis.

La forêt domaniale d'Auberive, dont il découvrait le premier plan, de la fenêtre de son bureau, offrait au botaniste un magnifique champ d'expé-

riences. André Theuriet n'attendit que la fin de l'hiver pour entrer en campagne. Il fit deux parts de son temps. De huit heures à midi, le receveur de l'Enregistrement donnait audience aux contribuables et étudiait les beautés sévères des actes notariés. Le reste de la journée appartenait à l'herborisateur. Mettant la clé du bureau sous la porte, Theuriet prenait la route de Langres, avec l'allure compassée du fonctionnaire qui fait sa promenade hygiénique. Mais à peine les dernières toitures d'Auberive avaient-elles disparu au tournant du chemin, que le receveur, secouant sa gravité officielle, franchissait le talus d'un bond tout à fait incorrect et s'enfuyait vers la lisière de la forêt.

Alors, comme le Châteaubriand des savanes américaines, il saluait sur le mode lyrique la liberté primitive. Que d'autres s'enferment dans la geôle sombre des bureaux, tandis que le ciel infini sourit à la forêt triomphante et qu'au loin, sous la profondeur des chênes éternels, résonne faiblement le cor magique d'Obéron ! Pour lui, dans la solitude suavement triste, il boira l'apresenteur des sèves, il respirera les souffles amers qui passent au travers des ramures. Ici, comme le disent les *Reisebilder*, « les oiseaux chantent

de troublantes mélodies entrecoupées par le désir, les arbres babillent, les fleurs languissantes nous tendent leurs lèvres, un rêve surgit dans l'âme et la bien-aimée apparaît. »

Cette bien-aimée, c'est la Muse. Theuriet la rencontra, dans une combe solitaire de la forêt, au moment où, penchée sur une source, elle entrelaçait à l'or de ses cheveux une guirlande de verveines sauvages. Cette entrevue fut désastreuse pour le botaniste. De ses courses sous bois, André Theuriet rapporta plus de rimes que de fleurs. Sur l'émeraude des mousses, les pétales d'or et de pourpre, frémissant d'une vie mystérieuse, prenaient des ailes et s'enfuyaient éperdus, dans l'essaim des strophes. Le poète prit allègrement son parti des mécomptes du botaniste. Déjà, dans sa pensée, la première ébauche de *Raymonde* so nimbait d'une clarté d'aurore. Le rêveur n'avait pas encore assez de sûreté et de maîtrise pour imprégner cette vaporeuse esquisse de la vie ardente des couleurs ; mais il en composait, dès à présent, le décor somptueux, forgeant, avec les ors fauves, les verts pâles et les améthystes sombres, ces vocables chatoyants et sonores qui entrent, pour une large part, dans son procédé descriptif.

Les études forestières d'André Theuriet ne lui faisaient point négliger ses devoirs administratifs. Dans toute la ferveur de sa crise poétique, le receveur d'Auberive provoquait les rigueurs du fisc contre les débiteurs du Trésor. Le 11 novembre 1856, il signalait à ses chefs certain percepteur de Praslay, coupable de je ne sais quelle infraction aux lois sur le timbre. Le percepteur faisait la sourde oreille aux objurgations du receveur et refusait de payer l'amende. Voici la curieuse épître par laquelle Theuriet en référa à son Directeur :

« Ce long silence est un signe évident de mauvaise volonté et il semble qu'il serait urgent d'employer envers le débiteur des mesures sévères. Cependant, je pense qu'on pourrait peut-être encore triompher de ce mauvais vouloir, en faisant connaître la résistance du sieur X... à ses chefs hiérarchiques qui useraient de leur influence sur lui pour le déterminer à un paiement immédiat. »

La prose administrative de Theuriet fut appréciée en haut lieu. Après deux ans de séjour à Auberive, le comptable se vit désigner pour l'emploi de commis-rédacteur à la direction de Tours. C'était, paraît-il, de l'avancement. Il fit ses adieux à la

forêt d'Auberive, le 1^{er} février 1859, et débuta dans ses nouvelles fonctions, le 5 mars suivant.

* * *

Le directeur de l'Enregistrement de Tours, M. Martin, était originaire de la Meuse. Il témoigna une bienveillance paternelle à son jeune collaborateur. Plus d'une fois, il vit, dans l'ombre des casiers, étinceler l'or d'une strophe. Mais il eut l'esprit de sourire de ces découvertes. Bientôt la renommée naissante du poète franchit les milieux officiels de la Direction et de la Préfecture. Theuriot fut accueilli en enfant gâté par la colonie élégante qui vient, un peu de tous les pays, respirer l'air salubre de la patrie de Rabelais. Mêlant le battement de leurs ailes au froufrou des robes de soie, odes et élégies emplirent les salons mondains de leurs groupes tumultueux. Rabelais put craindre un moment que la joyeuse Tourainé, grisée de clairs de lune lorrains et enfiévrée d'extase lyrique, n'oubliât la chanson de l'alouette gauloise. Et cependant je ne suis pas éloigné de croire que le docte Alcofribas a eu le dernier mot. A y regarder de près, on découvre dans l'œuvre de Theuriot un optimisme d'essence rabelaisienne. Une sérénité sensuelle, un sentiment sincère et pro-

fond des formes heureuses de la vie enveloppent les créations de l'artiste d'une atmosphère lumineuse. Le poète ne s'attarde guère aux subtilités morbides, aux curiosités malsaines, aux désespérances meurtrières contre lesquelles se débat ce siècle finissant. Il ne se lasse pas de glorifier l'harmonie de l'homme et de la nature, la communion ardente du printemps et de l'amour. Sur sa flûte idyllique aux lentes modulations cristallines, il chante la joie éphémère du baiser, la libre félicité de l'universelle vie. Il lui a suffi de boire à la source jaillissante du rire gaulois, pour ignorer à jamais ces douleurs intellectuelles, ces souffrances exquisés qui torturent si délicieusement l'âme de nos dilettantes. Est-ce à dire qu'il n'ait pas conscience de la fragilité des choses humaines ? Non, Theuriet n'est pas un impassible. L'ironie émue qui s'insinue dans ses récits nous atteste que l'écrivain n'a pas été sans interroger les causes secrètes du pessimisme contemporain. Mais le contemplateur se détourne du spectacle affligeant de nos misères. Aux désenchantements de ce monde mauvais il oppose cet infallible viatique : l'adoration de la nature, toujours compatissante, toujours secourable à qui sait l'aimer et la comprendre.

C'est peut-être à ce fortifiant optimisme qu'André Theuriet est redevable d'avoir traversé, le front haut et sans rien abdiquer de sa personnalité, les multiples embûches de la carrière administrative. Le merveilleux équilibre qu'il a su maintenir entre les exigences de son métier et celles de la Poésie est une des singularités les plus piquantes de sa physionomie. Le sertisseur de rythmes a subi, sans révolte apparente, le contact du bureaucrate, et, réciproquement, le fonctionnaire a poursuivi son évolution avec une régularité impeccable. Le rédacteur de la Direction de Tours possédait à un degré éminent les vertus théologales de son emploi : l'exactitude, la méthode et l'esprit de suite. Il n'avait dans son dossier que des notes élogieuses. C'est pourquoi il obtint sans peine d'échanger sa résidence de Tours contre celle de Bar-le-Duc et de revenir ainsi auprès de sa famille. Il y recueillit une succession difficile. Son prédécesseur, M. Boulanger, depuis lors Directeur général de l'Enregistrement, aujourd'hui sénateur de la Meuse, était un redoutable remueur de dossiers, moins versé dans la science du rythme que dans celle des textes. Cet héritage aurait été trop lourd pour tout autre que Theuriet. Mais l'âme du jeune poète était au-des-

sus des vulgaires défaillances. La mise au point de ses premières poésies et ses relations naissantes avec la *Revue des Deux-Mondes*, loin de lui suggérer des regrets nostalgiques, le fortifiaient dans l'accomplissement de ses humbles devoirs. Pendant un an, du 26 mai 1863 au 8 juin 1864, les visions évocatrices, l'obsession sacrée des images et des sonorités mélodiques du vers s'associent, dans sa pensée, avec la notation abstraite de l'algèbre administrative. Et, qui sait ? Le correspondant de la *Revue* voit peut-être, à cette heure, apparaître au-dessus de la ligne de l'horizon ce ciel au ton fin, dont l'azur pâle nuance si délicatement et spiritualise en quelque sorte le paysage parisien. Au bureaucrate penché sur son labeur infertile, la Muse montre de son doigt tendu la prodigieuse Cité où se rencontrent tous les éléments destructifs, tous les germes réparateurs de la pensée et de l'art.

Hanté par cette vision consolatrice, André Theuriot gouvernait vaillamment la barque qui portait sa fortune. Sans doute, l'Administration n'est pas la voie la plus directe qui conduise aux sommets de la constellation littéraire. Mais enfin, si la route est mal tracée, si elle est raboteuse et coupée d'ornières, tout au moins offre-t-elle à ceux qui

la suivent l'avantage de ne pas côtoyer les précipices. Theuriet y cheminait patiemment, avec la joie d'approcher de l'étape dernière. Ses supérieurs s'accordaient à lui prédire de brillantes destinées administratives. La Direction générale ayant demandé si Theuriet était apte aux fonctions du contrôle, le directeur de Bar-le-Duc répondit que son collaborateur, « par un langage toujours digne, un physique et des dehors agréables, son heureux caractère, avait su se concilier l'estime et l'affection générales. Il possède, ajoutait le rapport officiel, l'amour du travail, un grand esprit d'ordre et une instruction des plus étendues, une conception prompte, intelligente et sûre ; il rédige avec beaucoup de facilité ; son style est pur et d'une grande clarté. »

Ces qualités de précision, de netteté et de sécheresse élégante dans la transcription des idées ne suffiraient pas, sans doute, à constituer ce que MM. de Goncourt appellent l'écriture artiste. Mais la Direction générale de l'Enregistrement n'en demanda pas davantage. André Theuriet fut promu aux fonctions de vérificateur et quitta Bar-le-Duc, le 8 juin 1864. Attaché, à ce titre, au département de la Somme, il y inspecta les bureaux d'Amiens, de Saint-Valéry et d'Hallencourt. Il y a toute ap-

parence qu'il continuerait, encore aujourd'hui, son existence nomade dans quelque province reculée, si l'Administration centrale, toujours maternelle pour les poètes, n'avait eu le bon esprit de l'appeler à Paris.

CHAPITRE III

ÉVOLUTION POÉTIQUE

Le rédacteur de la 1^{re} division. — Edmond Gondinet. — Consultation poétique. — Travail matinal. — Premières armes. — Le *Chemin des bois*. — Couronnes académiques. — La *Revue des Deux-Mondes*. — Hommes et choses du Parnasse contemporain. — Tendances personnelles de Theuriet.

Le 7 janvier 1865, André Theuriet reçut l'investiture de rédacteur à la Direction générale de l'Enregistrement et se vit immatriculer sur le Livre d'or de la bureaucratie parisienne. Ses attributions au 2^e bureau de la 1^{re} Division n'exigeaient point une grande dépense d'énergie cérébrale. Aussi lui arrivait-il parfois de renvoyer au lendemain la corvée du jour. Il s'isolait alors dans le silence de son âme, pour y voir apparaître, comme sur l'écran d'une chambre noire, la forêt d'émeraude, les crépuscules violets, tout le cortège des images évocatrices. Que la lourde atmosphère des bureaux soit meurtrière pour les individualités puissantes et dominatrices

qui se sentent emportées par leur instinct vers la mêlée furieuse des choses, nous n'y contredirons point. Mais ce tiède milieu s'adapte mieux que tout autre aux talents littéraires moins fortement constitués. Ces fleurs de serre chaude, d'une beauté rare et frissonnante, sont trop délicates pour s'épanouir en plein vent. Il fallait peut-être à Theuriet le recueillement des heures de bureau pour dompter la chimère et concentrer, en une formule définitive, la force créatrice éparse dans ses rêves de jeunesse.

André Theuriet n'est pas le seul employé de l'enregistrement qui ait su colorer d'un rayon de poésie l'humble détail de l'existence bureaucratique. Bien avant lui, Émile Deschamps avait oublié ses alexandrins entre les pages des dossiers poudreux. C'était donc une pieuse tradition à entretenir. Theuriet n'eut garde d'y manquer. L'Administration elle-même conspirait en faveur du poète. Ne lui avait-elle pas donné pour sous-chef un vaudevilliste, Edmond Gondinet? L'auteur de la *Cravate blanche* était le moins rigide des censeurs. Grâce aux coupables complaisances de Gondinet, le cabinet du poète se transforma bientôt en cénacle littéraire. On sait que, chaque jour, de midi à une heure, la machine bureaucratique, surchauffée et

soufflante, suspend son fonctionnement pour renouveler son combustible. Theuriet profitait de cet entr'acte pour savourer le fruit défendu de la poésie. Pendant que le sous-chef crayonnait de profil les types inoubliables qui allaient prendre vie au feu de la rampe, le rédacteur ciselait quelques rimes mélancoliques et douces. Fermant à double tour la porte de leur cabinet, les deux bureaucrates s'abandonnaient aux improvisations d'une causerie ailée, se communiquant leurs rapides ébauches, prenant conseil l'un de l'autre, ne s'épargnant ni les exhortations ni les critiques. Gondinet, qui rimait agréablement la comédie, était un juge autorisé en matière de poésie. Nous abandonnons aux critiques mieux informés le soin de décider si Theuriet a emprunté quelque chose au spirituel auteur du *Panache* et de tant d'autres fantaisies pétillantes de verve comique et de malice gauloise. Ce qui est certain c'est que, poète et vaudevilliste, répugnaient l'un et l'autre à cette esthétique de décadence qui prétend réduire la Poésie à une laborieuse combinaison de sonorités et de couleurs vides de sens. Ils estimaient que les épithètes rares, les allitérations savantes, les rencontres imprévues de syllabes, tous ces procédés techniques constituent le vêtement et non l'essence de

la poésie. Ils se disaient que le poète ne crée que des corps sans vie, s'il n'épanche dans son œuvre la pitié, la tendresse, la joie ardente du baiser, la tristesse délicieuse des larmes, les frissons de sa chair et l'exaltation de son âme.

On raconte, à ce sujet, que Gondinet, voulant opter, une fois pour toutes, entre la pure doctrine parnassienne et *l'école du bon sens*, résolut de soumettre ce cas d'esthétique à son chef de division. Theuriet assistait à la consultation. Avec sa bonhomie narquoise, Gondinet entama la lecture d'un sonnet aux rimes retentissantes, où de fabuleuses Cipangos surgissaient aux regards des fils de Moguer penchés sur la proue de leurs caravelles. C'étaient d'étranges vers, étincelant de bérils, de turquoises et d'escarboucles. Le chef de division essaya cette déclamation foudroyante, en rajustant ses lunettes éperdues et sans parvenir à dissimuler une grimace expressive. Mais, brusquement, sa physionomie se rasséra. Voici que Gondinet, las de plonger aux gouffres des monstrueux Atlantiques, terminait le sonnet parnassien par cette variante imprévue, empreinte de je ne sais quel calme profond :

Mon ami, possesseur d'une papeterie,
A fait avec succès appel à l'industrie.

— Ces deux vers, Monsieur, sont d'un vrai poète, d'un noble poète, se récria l'excellent chef. Ils font pardonner les pénibles exagérations du début. De la lumière ! c'était le cri de Goëthe expirant. Je vous dirai à mon tour : de la clarté ! Faites-vous comprendre et tâchez de vous comprendre vous-mêmes ! Tout est là. — Et, après avoir formulé ce judicieux aphorisme, le chef, toujours digne, se retira. La cause était entendue. Gondinet se rallia pour jamais à l'école du bon sens.

Theuriet dut faire quelques réserves sur l'esthétique du chef de division. Mais, au fond, il était presque de son avis. Ce délicat orfèvre s'est toujours montré franchement réfractaire aux théories de nos poètes décadents. Il n'entend rien au sabir de ces hordes barbares. Ses nobles alexandrins refusent de s'affubler d'oripeaux aux couleurs voyantes et de se promener, sur onze et treize syllabes, parmi les « ombrages virides, les gemmes des Labradors, les vases myrrhins, les lis impollués et les cloches plangorantes ». Theuriet donnerait volontiers toute cette ferblanterie pour la moindre rime du naïf La Fontaine. Et il ne se cache point de sa prédilection pour les contes du bonhomme : « J'aime le fabuliste, dit-il quelque part (*Sous-bois*), pour sa grâce, son naturel, sa

gaité; puis, je l'aime encore parce que tous ceux que je hais, les pédants allemands, les mystiques, les abstrauteurs de quintessence, ne l'ont jamais compris. »



Heureux l'écrivain qui peut, à l'exemple du fabuliste, « loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais. » Il ne relève que de son art, rien ne refoule en lui le flot jaillissant de l'énergie créatrice. Si, aux heures mortes de lassitude, sa main laisse tomber l'ébauchoir, avec quel amour il revient à son œuvre, dès qu'il a senti frémir la corde vibrante de l'âme ! Mais l'artiste qui subit les exigences d'un métier n'est pas maître de choisir son heure, il ne dépend pas de lui de traverser ces alternatives de voluptueuse paresse et d'exaltations enfiévrées. Il lui faut régler le battement de son cœur, l'afflux de ses visions et de ses rêves, reprendre et interrompre chaque jour, à la même heure, la trame de son œuvre. Peut-être arrivera-t-il, par cette action continue et répétée, à dominer l'influence déprimante du milieu, à entretenir l'agilité et la souplesse de son talent. Aussi bien, cette pratique quotidienne

devient, à la longue, profondément suggestive. Il y a je ne sais quel charme doux et pénétrant à s'asseoir, avant l'aube, à sa table de travail, près de la flamme familière du foyer. Le front penché sur la page blanche, dans le nimbe de lumière qui tombe de l'abat-jour, l'écrivain abandonne sa plume au courant de la rêverie. Une aurore immatérielle se lève dans son âme, tandis qu'au dehors la pluie flagelle les volets et qu'entre les hautes façades sombres roule à pleins bords un fleuve de ténèbres. Theuriet est trop poète pour n'avoir pas senti ce plaisir d'essence rare et subtile. De là ses habitudes de travail matinal. Chaque jour, pendant les vingt années de son existence bureaucratique, il a donné à l'œuvre littéraire la première fleur de sa pensée, cette virginité d'émotions et d'images dont l'âme s'imbibait dans son voyage aux lointains mystérieux du songe.

Les poésies juvéniles de Theuriet parurent dans la *Revue des Deux-Mondes*. Les esprits délicats goûtèrent la grâce adorable de ces vers qui s'épanchent murmurants, avec une limpidité de source, et d'où s'élève, vague et troublant, l'appel des félicités idylliques. C'est vers 1867 que vint au jour son premier volume, le *Chemin des bois* :

Pacte de naissance fut dressé par l'éditeur Lemerre, au fond de la légendaire boutique où les Parnassiens, tumultueux et chevelus, célébraient les rites du nouvel art poétique. Le *Chemin des bois* fut remarqué par Sainte-Beuve et couronné par l'Académie française. Il n'y a qu'un mot pour caractériser cette œuvre charmante, et ce mot a été dit par Coppée : « C'est une brassée de fleurs sauvages, encore emperlées de l'eau des torrents des Vosges. » Et nous ajouterons avec le poète des *Humbles* : « De tels vers, d'une poussée si franche et si robuste, se retrouvent dans tous les nouveaux poèmes d'André Theuriot, et son *Livre de la Payse*, qui fait de lui pour sa chère Lorraine ce que Brizeux est pour la Bretagne, est peut-être la meilleure, la plus complète production de cet excellent paysagiste, de cet observateur de la nature, qui sait parler des oiseaux comme Michelet et donner à ses tableaux rustiques le caractère de grandeur et de poésie des chefs-d'œuvre de François Millet (1). »

* * *

A ne considérer dans son œuvre poétique que

(1) *Patrie*, 12, janvier 1883.

la virtuosité de la forme, on serait tenté de rattacher l'auteur du *Chemin des bois* à l'école parnassienne. Mais, par son originalité et ses tendances toutes personnelles, il résiste à cette classification. Si Theuriet est le plus savant des artistes, il est, par surcroît, le plus ingénu des poètes. Il a le sentiment, l'émotion et, surtout, ce don essentiel de la poésie : le rêve. La merveilleuse nature, souriante ou austère, ne lui apparaît qu'à travers la lueur mystérieuse qui tombe des hauteurs de l'infini. Sans cesse, il soulève le voile de l'au-delà, il s'égare dans ces jardins de l'irréel où fleurissent les étoiles. Ses vers sont cette chose envolée, éparse au vent du matin, dont parle Paul Verlaine; ils fleurent la menthe et le thym, ils ont la suprême simplicité, toutes les harmonies, toutes les nuances de l'âme douce et profonde d'où ils jaillissent. Ici, le subtil artifice de la forme s'efface dans le rayonnement de la pure Poésie.

C'est par là que Theuriet se sépare nettement des Parnassiens qui, à quelques exceptions près, sont peut-être plus artistes que poètes. Je m'explique. L'œuvre du Parnasse est, dans son ensemble, très noble et très haute. En reforgeant l'instrument de la poésie qui s'était faussé entre les

mains maladroites des fades imitateurs de Lamartine et de Musset, les maîtres du Parnasse contemporain, les Leconte-de-Lisle, les Mendès, les Théodore de Banville, ont rendu un service inappréciable à la cause de l'art. On ne peut qu'applaudir à leur levée de boucliers contre les barbares qui, sous prétexte de retremper la poésie aux sources classiques, faisaient rimer *Miséricorde* avec *Hallebarde*. Mais ils se sont laissés emporter au delà du but par leur élan généreux. A force d'opposer la forme châtiée, la beauté hautaine de l'œuvre, aux ridicules effusions sentimentales et bourgeoises des disciples de Ponsard, ces impeccables ciseleurs de vers ont fini par n'admettre dans leurs poèmes qu'une émotion purement intellectuelle, celle qui naît de la contemplation du beau plastique. Est-ce à dire qu'ils soient systématiquement impassibles et que jamais accent d'élégie ne frémisses sur les lèvres de la divine statue de Paros ? Il y aurait exagération à le prétendre ; mais il n'en est pas moins vrai que, dans cette école de stylistes, le souci de l'expression, la concentration artificielle de la langue, le contour géométrique des rythmes tendent à exclure l'amour, la terreur, la pitié, dont les brusques sursauts pourraient rompre la magistrale ordon-

nance de la phrase. Ainsi allégée de tout ce qui est passion et premier mouvement, d'une beauté dédaigneuse et glaciale, la poésie parnassienne éblouit plus qu'elle ne charme.

Ces réserves et ces regrets, nous ne saurions les exprimer au sujet de Theuriet. Le poète du *Chemin des bois* n'a accepté la doctrine du *Parnasse* que sous bénéfice d'inventaire. Il en a retenu les excellents procédés techniques, la précision du dessin, la curiosité des rimes neuves et parfaites, la recherche du vers plastique, ciselé comme un bronze florentin. Mais il ne craint pas de se montrer humain, sans aucune emphase romantique, avec candeur et pure simplicité. Ses vers harmonieux, tout pénétrés de larmes et de sourires, tendres ou ironiques, enveloppés d'un sentiment vague et mystérieux, parlent au cœur en même temps qu'à l'imagination. Et puis, il nous fait grâce de Sûryâ, d'Agni, de Bhagavat et des autres lieux-communs de la mythologie védique; les éléphants, les crocodiles et les tigres de Timor ne peuplent pas ses paysages. A ce décor exotique il préfère le ciel, les fleurs et les oiseaux de notre douce France. Avec le bruissement des bouleaux et des chênes, la houle dorée des moissons, la plainte diffuse des sources sous les roches

et la claire sonnerie de ses chers clochers lorrains, il compose des suites de stances lyriques, d'un accent ému et profond, exactement comparables, pour le charme rêveur et la caresse du rythme, aux lièds les plus pénétrants de Heine.

On sent que Theuriet, ainsi que le divin poète de l'*Intermezzo*, puise volontiers au trésor des ballades populaires et ne se fait pas faute de ressaisir, dans ces vieux refrains oubliés, la saveur originale, la franchise et le tour naïf qui manquent trop souvent aux productions les plus estimées des poètes contemporains. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on reproche à nos impeccables ouvriers de vers leur préciosité, leur mièvrerie, leur parisianisme excessif. Nous n'aurions plus ni symbolistes, ni décadents, mais de simples poètes, si tous ceux qui ont frémi sous le baiser de la Muse avaient le courage de suivre l'exemple de Theuriet, de renoncer pour quelques jours aux malsains paysages de la Bièvre et de s'enfuir vers les plateaux salubres du Limousin, vers les landes de Bretagne, pour y boire à longs traits le souffle amer et vivifiant des bois ou de la mer. C'est Theuriet qui leur en donne lui-même le conseil : « Je crois, dit-il, que, sans être grand clerc, on pourrait ordonner à nos poètes de changer d'air

et d'alimentation. Loin de s'enfermer dans le milieu parisien, essentiellement artificiel, il leur faudrait voyager en province, se remettre sous les yeux les paysages si divers et si charmants de notre pays français, s'imprégner de l'odeur de la campagne, respirer la poésie là où elle pousse naturellement comme une fleur sauvage, et ils pourraient chanter une chanson nouvelle, une chanson meilleure (1). »

* * *

André Theuriet n'est donc pas un soldat régulier de la phalange parnassienne. Il ne s'est guère rencontré avec Catulle Mendès et ses disciples que chez son éditeur Lemerre, dans l'entresol hospitalier du passage Choiseul. C'est dans cette célèbre boutique, alors misérable et ouverte à tous les vents, que, de quatre à six heures de l'après-midi, les parnassiens tenaient leurs assises, déchainant la tempête lyrique sur les inoffensifs clients de la maison. On y voyait Catulle Mendès, au pur profil de camée, « élégant et joli comme un page, ayant le teint d'une vierge et une admirable che-

(1) *Sous-bois*, p. 325.

velure d'un blond cendré qu'il laissait tomber en boucles folles sur ses épaules ». Venaient ensuite Dierx, Valade, Cazalis, Paul Verlaine ; Léon Cladel, avec son « faux air de christ du Midi » ; José-Maria de Hérédia, le descendant des Grands-Inquisiteurs et des Conquistadors ; le comte Villiers-de-l'Isle-Adam, « les cheveux dans les yeux et roulant une cigarette d'un air farouche » ; enfin « le singulier, l'exquis Stéphane Mallarmé, au geste calme et sacerdotal, abaissant ses eils de velours sur ses yeux de chèvre amoureuse ». De ce groupe pittoresque émergeait le bohème Glatigny, « mal rasé comme un comédien en vacances, grand jusqu'à l'infirmité, agitant ses bras au-dessus de sa tête de satyre. » N'oublions pas, dans ce dénombrement, un jeune homme aux yeux pers, aux traits fins et élégants, que sa maigreur et ses longs cheveux faisaient alors ressembler vaguement au Bonaparte d'Arcole et des Pyramides, François Coppée, dont le second recueil de vers, *les Intimités*, venait de paraître. Coppée, à qui nous empruntons ces curieuses esquisses (1), ajoute que le paisible Lemerre

(1) V. *Patrie*, feuilleton dramatique des 12 janvier et 26 février 1883, et le livre très intéressant de M. de Lescure sur la vie et l'œuvre de François Coppée.

lui-même, subissant l'influence du milieu, s'était composé une figure étrangement archaïque de gentilhomme du xvi^e siècle : Lemerre est Normand, et ce n'est pas en vain. Par la porte entre-bâillée de ce cénacle tapageur, Theuriet se permit de glisser un regard indiscret. On oublia de crier sus au profane : l'intransigeance des parnassiens ne tint pas devant la franchise, la cordialité et l'humour du nouveau venu. C'est encore Coppée qui en témoigne : « Nous remarquâmes, dit-il, un homme à la physionomie douce et grave, dont le maintien un peu réservé contrastait avec les allures provocantes de nos jeunes amis ; il n'en paraissait pourtant nullement scandalisé et souriait dans sa barbe noire, avec l'air indulgent d'un frère aîné, lorsqu'un de nous venait de proférer quelque chose d'énorme. Ce discret personnage, qui devint bientôt notre ami à tous, était André Theuriet. »

N'y avait-il qu'indulgence fraternelle au fond du sourire énigmatique de Theuriet ? Coppée l'affirme, mais nous ne partageons pas sa confiance. Pour être le plus ouvert et le plus aimable des hommes, André Theuriet n'en est pas moins, par tempérament et par éducation, un fervent admirateur de Rabelais et de La Fontaine. De bonne heure, il a sucé la moelle fortifiante des « joyeux

et fructueux » livres du bon Pantagruel. Or, les rabelaisiens seront toujours quelque peu enclins à la raillerie et au péché de malice. Il se pourrait donc que la condescendance souriante de Theuriet à l'égard des hommes et des choses du Parnasse fût nuancée d'une discrète ironie. La supposition n'a rien que de vraisemblable si l'on considère que, dans maintes pages de son œuvre, Theuriet ne craint pas de décocher une flèche légère aux poètes hiératiques. Il y a plaisir à l'entendre conter sa première entrevue, dans un salon de Versailles, avec deux parnassiens militants, Henri Cazalis, et un certain V... (*lisez* Charles Cros). Cazalis, qui exerce aujourd'hui la médecine en province, ne fait plus dans le monde poétique que de trop rares apparitions sous le masque de Jean Lahor ; il était, en 1866, bouddhiste à tous crins, ne jurant que par Sakyamounī et se lamentant, en strophes harmonieuses, sur le sein de la cruelle et décevante Mâyâ, l'illusion première. Quant à Charles Cros, petit, pâle, l'air fatal, le sourire sardonique et l'œil un peu égaré, c'était, nous dit André Theuriet, « le plus intraitable des impassibles ; pour lui, la poésie consistait uniquement dans le choix et l'arrangement de certains mots étranges, aux rimes opulentes et aux sonorités

bizarres ; à ses yeux, un sonnet sans défaut était celui où on faisait entrer le plus grand nombre possible de coupes ingénieuses et d'épithètes rares sans un soupçon d'émotion, ni même d'idée. Comme je lui objectais qu'une pareille poésie devait produire des œuvres d'une froideur glaciale, il me regarda de son air de pince-sans-rire et me répondit d'un ton solennel de prêtre égyptien : « Monsieur, le marbre aussi est froid (1) ! »

Il paraît que ce portrait irrespectueux, où plus d'un parnassien pourrait se reconnaître, n'a pas été pris en très bonne part. De là, sans doute, le silence fait autour des poèmes de Theuriet par l'historiographe du *Parnasse contemporain*. C'est tout au plus si M. Catulle Mendès accorde une mention dédaigneuse au poète du *Chemin des bois* et du *Livre de la Payse*, tandis qu'il détaille complaisamment les états de service imaginaires du décadent Mallarmé ! Intentionnelle ou non, cette exclusion s'explique difficilement. De son voyage aux contrées du Parnasse, la Muse est revenue, les bras chargés de myrtes et de roses ; mais à cette riche moisson elle préfère peut-être la simple fleur de bruyère cueillie sur les pelouses de la

(1) *Le Journal de Tristan*, p. 79.

vallée de l'Ornain. La Poésie est femme, elle se lasse parfois des froides extases de ses adorateurs officiels. Alors elle descend des hauteurs du sanctuaire vers la forêt fraîche et sombre où l'attend le poète aimé. Assise près de lui, de sa voix lente et presque étouffée comme la voix entendue en songe, elle murmure à son oreille les rythmes magiques qui endorment le tourment de la vie. Pour le poète, c'est l'heure exquise : secouant sur ce monde maudit la poussière de ses ailes, son âme s'envole éperdue jusqu'aux étoiles inaccessibles, mêlant sa plainte mélodieuse au frémissement sourd des vertes profondeurs :

La nuit, avec le chant des sources dans les bois,
Quand le parfum des prés monte au ciel pacifique,
Vers le bleu paradis des saisons d'autrefois
Le cœur charmé fait un retour mélancolique.

Cette stance, prise au hasard dans l'œuvre de Theuriet, résume toutes les qualités constitutives de sa poésie. Musicale encore plus que picturale, écrite dans ce mode mineur qui veloute l'éclat de la rime, elle symbolise merveilleusement, par ses lointaines et suaves résonnances, l'éternelle et plaintive aspiration de l'âme humaine vers ce quelque chose de surnaturel et d'inconnu qu'elle entrevoit sans jamais y atteindre. Au moment où

je relis cette phrase mélodique, ombrée de rêve, grandie par un vague halo d'infini, j'ai la vision nostalgique d'une vie très ancienne, dans une terre vierge, fermée aux navires de ce vieux monde. Ile du songe, où des jeunes filles, voilées dans l'or de leurs cheveux, effeuillent des roses sur le chemin du poète, en chantant, sur un rythme berceur, la fête de l'éternelle aurore et de l'immortel amour. Et je me prends à regretter que Theuriet, qui fait parler si délicieusement les voix mystérieuses, ait abdiqué pour la prose la royauté du vers.

* * *

Je crains de ne l'avoir que trop pénétrée, la cause inavouée de ce renoncement douloureux. Le temps n'est plus où les foules, courbées sous le vent des strophes prophétiques, acclamaient la marche triomphale du poète en qui se répercutaient les échos du siècle. Elle s'est éteinte à jamais, la race de ces vaillants de 1830 qui symbolisaient dans leur vision grandiose les aspirations et les révoltes, les joies et les douleurs de l'âme contemporaine. Le poète a cessé d'être la synthèse vivante de sa génération, on ne sent plus passer dans son œuvre le frémissement obscur et

universel des multitudes. Lentement, comme le flot emporté par le reflux, la grande poésie se retire de nos rivages arides. Encore quelques heures et il ne restera d'elle qu'une tremblante ligne de lumière à l'extrémité sombre de l'horizon. Cette décadence est-elle définitive? Est-il vrai qu'après nous avoir éblouis de sa prodigieuse efflorescence, la forme poétique, débordée de tous côtés par la science, est condamnée à se dissoudre dans la prose? Il y aurait témérité à introduire dans une question de cet ordre la théorie de l'évolution et la loi de la concurrence des espèces. Cependant, on ne peut nier que la poussée brutale du roman contemporain ne soit pour quelque chose dans la dégénérescence de la Poésie. Le public, peu expert dans l'art de subtiliser ses sensations, préfère aux chatoyantes pierreries des vitrines de Lemerre les articles de la boutique littéraire à trois cinquante. Il faut bien le dire, les rimes les plus miraculeuses n'exercent aucune action appréciable sur les instincts de cette foule barbare. Et, comme il ne saurait être question d'enchâsser dans l'or fragile des strophes la grosse verroterie aimée des concierges et des épiciers, il en résulte que la clientèle ordinaire du *Petit Journal* délaisse la Poésie. Les gros sous tombent

dans l'escarcelle de MM. Ohnet, Montépin et Cie. Quoi d'étonnant si la plupart de nos ciseleurs de rimes deviennent pessimistes et demandent au Nirvâna la consolation de leurs peines?

Il se rencontre, nous le savons, quelques contemplateurs assez stoïques pour s'isoler dans un immuable dédain et regarder, de haut, passer le fleuve boueux de la prose. Mais cette attitude olympienne ne les aide pas à doubler le cap de la première édition. Aussi, le plus grand nombre des lévites, les Daudet, les Lemaître, les Bourget, après avoir brûlé un grain d'encens sur l'autel de la Muse, descendent-ils des *templa serena*, pour attaquer les romanciers sur leur propre terrain. La tactique est intelligente. Aujourd'hui, les romanciers nés dans la prose se voient peu à peu déloger de leurs positions par les concurrents de race parnassienne. Le public commence à goûter les écrivains qui lui font entrevoir un idéal supérieur d'existence et qui enveloppent la réalité d'un sentiment de sympathie pour nos misères. On se prend à aimer ces consolateurs qui savent colorer d'un rayon d'aurore la sinistre tragédie de la vie, et dont le doigt ne se pose sur la blessure de l'humanité qu'avec un frémissement de douloureuse pitié. Le moment approche où le roman d'obser-

vation, purifié des scories du naturalisme, s'orientera vers une étude plus haute et plus sévère de la nature physique et morale de l'homme. Et si jamais cette évolution s'accomplit, ce sera, n'en doutons pas, sous l'influence de ces transfuges de la poésie qui n'ont pas craint de mettre dans leurs romans une parcelle de leur âme et de rouvrir, à travers les tristesses de l'existence moderne, la source vivifiante de la tendresse, de l'adoration et de l'amour.

CHAPITRE VI

LE ROMANCIER

Drapeau littéraire de Theuriet. — Mise en scène de ses romans. — Mœurs villageoises. — Antithèse de Paris et de la province. — Structure générale de l'œuvre. — Exemples : *Raymonde*, *Sauvageonne*, *Amour d'Automne*. — Paysagiste et psychologue. — Questions de style. — Talent descriptif. — *Lumen purpureum*.

Nous connaissons le poète. Étudions maintenant le romancier et essayons de caractériser son œuvre.

André Theuriet ne relève, à proprement parler, d'aucune école littéraire. Comme romancier, il a une figure à part, très vivante et énergiquement accusée. A ceux qui voudraient, à toute force, le rattacher à un groupe, nous dirons qu'il a planté son drapeau sur la frontière qui sépare l'idéalisme du réalisme, à côté des Cherbuliez, des Halévy et des Feuillet. C'est un écrivain puissant, mais délicat, dont la nature répugne aux difformités de la vie. De la réalité il ne prend que

la fleur suprême. Au fond de l'existence la plus humble, il sait découvrir une secrète source d'eau vive. Et cette manière de comprendre la vie est profondément vraie et humaine. Sans doute, la destinée plonge par une de ses extrémités dans une ombre effrayante. Mais elle a de purs sommets qui montent dans l'immensité radieuse de l'espace. L'ineffable sourire de la beauté, l'énigme du doux être féminin, la grâce divine de l'enfance se mêlent à notre existence de tous les jours et appartiennent à la réalité. En s'attachant à ces formes lumineuses de la vie, Theuriet n'est donc pas moins moderne que les physiologistes de nos misères; peut-être l'est-il avec plus de sincérité, car enfin je soupçonne tous ces docteurs du pessimisme de chérir infiniment, comme le bûcheron de la fable, la triste guenille humaine.

Au reste, si André Theuriet écarte de ses romans la réalité plate ou hideuse du monde extérieur, il n'a garde de tomber dans le banal et le convenu. Il n'est point dupe de son imagination et de sa sensibilité de poète. Ce qu'il raconte s'induit de ce qu'il a observé directement. C'est de la réalité même, telle qu'il l'a étudiée aux nombreuses étapes de sa vie administrative, que jaillissent le charme d'émotion, l'impression exal-

tante, l'ironie ailée qui sont la marque distinctive de son talent. Ses personnages se meuvent dans les milieux qu'il a le mieux connus. Les bois de l'Ornain et la forêt d'Auberive encadrent la plupart de ses romans. Comme il la comprend cette solitude verdoyante dont il a respiré, dès son enfance, la fraîcheur féconde ! Avec quel accent de vérité il en exprime la beauté mystérieusement divine ! Au matin, elle lui apparaît comme « une nymphe qui sort du bain et qui roule dans une gaze transparente son corps nu et ruisselant ». En hiver, « les pousses sveltes des arbres s'empourprent comme le visage d'une jeune fille à qui le froid fait monter le sang aux joues. » En été, « ses feuilles ont un susurrement doux comme une caresse. » C'est la forêt sacrée, la forêt nourricière, pleine du bruissement des feuilles et des ailes, qui fait le fond de la scène. Elle domine de toutes parts l'œuvre du romancier, elle l'imprègne de son charme mélancolique. Murmures infinis des futaies, clochettes des troupeaux vaguant dans les clairières, bruit sourd de la cognée au fond d'une coupe lointaine, de tous ces traits généraux l'artiste compose une large symphonie où s'endorment voluptueusement les inquiétudes du cœur, les tumultes de notre être. Vivante d'une vie sur-

naturelle, la sublime forêt emporte les créations fragiles du romancier dans le drame prodigieux des forces végétatives. Et dans le concert de soupirs et de sanglots qui, sans cesse, monte des misérables poitrines humaines, elle élève, par intervalles, à la manière du chœur antique, son éternelle voix, suave comme un chant de jeunes filles ou grondante comme la mer.

Ne croyons pas toutefois que Theuriet se confine dans la description de la nature forestière. Les landes désolées du Finistère, les larges horizons de la Touraine, le lumineux sourire du lac d'Annecy, les profils bleuâtres de la Tournette et du Parmélan, apparaissent aussi, de loin en loin, à l'arrière-plan de son œuvre. Quelle que soit la scène, le romancier la transcrit avec la même intensité d'évocation, avec une fraîcheur d'émotion et une vivacité d'images qui donnent l'illusion d'un plaisir neuf et idéalisent les spectacles les plus communément connus. Qu'on prenne, dans *Amour d'Automne*, l'épisode où Philippe Desgranges, oublieux de ses cinquante ans, erre avec une joie enfantine par les abrupts sentiers du Roc-de-Chère, sous les montueuses futaies d'où il entrevoit les découpures aériennes des montagnes. Tout serait à citer dans cette délicieuse description

qu'on sent prise sur le vif par un témoin oculaire, tant elle souligne d'un trait précis et significatif les aspects changeants, les contrastes et les nuances du riche paysage alpestre. Mais le charme de ce tableau vient moins de l'exactitude originale des détails, de la perfection graphique du dessin, que de l'art avec lequel l'auteur évoque, à travers l'image du monde extérieur, la pensée du personnage qu'il met en scène. Dans une analyse d'une subtile délicatesse, il rend visible le lien qui unit l'âme souffrante et désabusée de Philippe Desgranges à cette éblouissante nature qui se révèle à lui, pour la première fois, par ses côtés intimes et imprévus, comme un monde vierge et ignoré, brusquement émergé des flots du lac. En d'autres termes, le paysagiste ne poursuit pas un effet purement décoratif et littéraire : il fait œuvre de psychologue, en marquant l'influence du milieu sur le caractère de son héros, en nous montrant comment ce viveur parisien, qui touche à son arrière-saison, sent, au souffle amer et vivifiant des montagnes, refluer dans ses veines un renouveau de jeunesse, d'enthousiasme et d'amour.

* * *

Les êtres dont l'existence se renferme dans cet

horizon de forêts et de montagnes n'offriraient pas une riche matière aux cruelles analyses de Robert Greslou et de ses coreligionnaires en dilettantisme. Rien d'artificiel et de morbide chez ces campagnards simples et bien portants. Ils s'abandonnent à la béatitude de la vie avec l'inconscience des chênes de leurs forêts et obéissent à la loi antique de l'instinct, sans plus de souci de l'au-delà. Et cependant, gardes généraux, receveurs des domaines, notaires, maîtres de forge, sabotiers, laboureurs, toute la tribu rustique, telle que Theuriet la fait connaître, retient fortement l'attention. Plus proche que nous de la terre, dont elle boit la sève réparatrice, l'âme villageoise nous donne l'impression d'une humanité jeune et vivace. On sait gré à ces primitifs d'ignorer notre vie inquiète et faite de sursauts. Joué par de tels acteurs, le drame de l'existence se réduit à des données élémentaires. Dans ce monde-là, on ne voit guère d'autre sujet d'observation que l'ancienne histoire des êtres qui s'aiment : amour plus sensuel que tendre, tel que le suggèrent les arômes capiteux, épars dans l'air sonore et pur des solitudes forestières.

Tel est, en effet, le thème habituel des premiers romans de Theuriet, celui qui constitue la ligne directrice de son œuvre. Mais dans les livres les

plus récents de l'écrivain, cette formule initiale prend toute l'ampleur d'une synthèse où évoluent parallèlement ces deux types si dissemblables : le campagnard fruste et le citadin dont le regard trop aigu trahit l'âme complexe et subtile. C'est en ce dialogue de l'homme des champs et de celui de la ville, de la payse ingénue et de la névrosée parisienne, du courtaud de boutique aux mains gourdes et du mondain exquis, qu'est la grande originalité des romans de Theuriet. Voyez le *Mariage de Gérard* : l'amoureux est un naïf hobe-reau de village, l'amoureuse une mutine fillette de la rue de Vaugirard. Si les Parisiennes prennent facilement au piège les bons jeunes gens de province, réciproquement, les Parisiens font courir de graves dangers à la vertu fragile des villageoises brunes ou blondes. Les amazones de la forêt d'Auberive, les orphelines du Vivier, les fraîches paysannes de l'Argonne et de la Savoie, volontiers se laissent conter fleurette par les normaliens en vacances et les boulevardiers en villégiature. Mais nulle part l'antithèse de Paris et de la province n'est plus délicatement figurée que dans *Amour d'Automne* : les cheveux blonds et les yeux fauves de Camille Archambault, la plus frémissante, la plus délicieusement perverse des parisiennes,

font vivement ressortir le doux visage de Mariannette Diosaz, cette brune riveraine du lac d'Annecy, dont la saine beauté a quelque chose de la fraîcheur veloutée des roses et de la transparence du ciel de la Savoie. Ainsi diversifiées par la pittoresque opposition des personnages mis en scène, les études rustiques de Theuriet se succèdent sans la moindre monotonie, dans une longue suite de récits tout imprégnés d'humour et de poésie, où la passion alterne avec la rêverie, le rire avec les larmes, et dont l'intérêt se soutient toujours jusqu'au dénouement.



Nous ne nous attarderons pas à analyser par le menu des romans que tout le monde a lus ou veut lire. Il suffira d'une rapide excursion à travers l'œuvre de Theuriet pour en dégager les traits essentiels et en discerner la structure générale. Commençons notre enquête par *Raymonde*, non que ce soit le meilleur roman de Theuriet, mais parce que cette œuvre de jeunesse, d'un charme naïf et sans apprêt, décèle mieux que toute autre le procédé artistique de l'écrivain. Le sujet en est bien simple : c'est une histoire d'amour écrite à l'ombre de la forêt bruissante, dont les acteurs

robustes et riant clair n'auront jamais, je le crains pour les psychologues, l'idée de donner leur « démission de la vie ». Raymonde est une jeune personne, romanesque sans le savoir, qui chevauche sous les futaies d'Auberive, jusqu'aux creux des ravins où chantent les sources, à la recherche du mari idéal que lui ont promis ses rêves de pensionnaire. Raymonde est rousse comme Sarah Bernhardt, elle est très jolie, ce qui est encore mieux. « Son visage, d'une blancheur rosée, est éclairé par de grands yeux fauves brillant sous de longs cils. » Elle a le geste prompt, la parole hardie et mordante, la bouche dédaigneuse. C'est, en un mot, une faunesse capricieuse, d'une grâce farouche, infiniment énigmatique et désirable. Elle a beau lancer son cheval breton au travers des cépées, elle ne rencontre point sur son passage le Prince Charmant. Loin de là, ses parents ont jeté leur dévolu sur un hobereau campagnard, de chair florissante et de massive ossature, pour tout dire le colossal Osmin de Préfontaine. Raymonde fait grise mine à ce candidat inattendu. Non, « sa taille svelte, son cou blanc et flexible, l'ovale élégant de son visage, sa bouche d'enfant aux lèvres d'un rouge vif, ses grands yeux aux brunes prunelles piquetées de points d'or, » ces inestimables

joyaux n'iront pas s'enfouir dans un aussi vulgaire écrin. Ce n'est pas que le prosaïque Osmin soit méchant : « Il y a dans l'ensemble de ce géant quelque chose qui rappelle la lourde et indulgente bonhomie des gros chiens des Pyrénées, si terribles d'aspect et si doux de caractère. » Mais des mérites de cet ordre ont peu de prise sur l'amazone d'Auberive. Au moment même où le naïf Osmin agrafe gauchement un porte-bonheur au bras potelé de Raymonde, la perfide, les yeux clos à demi, contemple au fond de sa pensée l'élégant jeune homme qu'elle a rencontré, il y a quelques heures, dans une allée déserte de la forêt. Il contraste étrangement avec l'épais Osmin, « ce beau garçon, svelte de taille, large d'épaules, au teint olivâtre, à la barbe noire bien plantée, au visage à la fois sérieux et ouvert, au regard caressant et pénétrant, au front haut, large, intelligent. » Cette radieuse vision fait pâlir de plus en plus l'étoile du candide Osmin. Et, comme il est une providence pour les amoureux, le « beau garçon au teint olivâtre » s'aperçoit à son tour que Raymonde a des yeux ensorcelants et une bouche tentatrice, rouge comme la fraise mûre.

On devine la suite de l'histoire. Antoine Verdier, fils du garde général d'Auberive et profes-

seur au Muséum d'histoire naturelle, utilise les loisirs de son congé aux dépens du vulgaire Osmin. Bientôt, Raymonde lui permet de l'accompagner dans ses excursions forestières. La situation ne tarde pas à s'accroître. Un soir, nos deux promeneurs prennent, sans le vouloir, un faux chemin. Les voilà égarés dans les ravines sauvages d'Auberive. Déjà la cime des hêtres s'assombrit. Des profondeurs de la feuillée s'élève un immense murmure. Ils atteignent le seuil d'une clairière : « Autour d'eux, le taillis développe ses masses immobiles et, au fond de la gorge, on aperçoit un petit étang dont l'eau calme, dans sa ceinture de juncs, reflète les fines nuances vertes et roses du ciel crépusculaire. » Cette solitude est singulièrement suggestive. Instinctivement, Raymonde se rapproche d'Antoine, assez près pour se sentir prise dans les bras du jeune homme et entendre ces paroles à peine chuchotées : Je vous aime ! Voulez-vous être ma femme ? — Raymonde ne dit pas non, elle soupire faiblement. Et la forêt, « pleine de ténèbres silencieuses, entend le léger susurrement de leur baiser de fiançailles. » Mais la mère de Raymonde, M^{me} Clotilde, ne ratifie pas ces préliminaires. Cette brune impérieuse « au front bas et lisse » n'entend pas sacrifier le solide

Osmin à ce « fils de forestier, professeur sans fortune et sans racines dans le pays ». Heureusement, un vieux botaniste, qui vit à la Jean-Jacques au milieu de la forêt, Noël Heurtevent, prend fait et cause pour Raymonde. Il se trouve que cet ermite maniaque et atrabilaire n'est autre que le mari de M^{me} Clotilde. Mari en retrait d'emploi depuis un temps immémorial, mais on ne peut plus légal et authentique. Ce mari providentiel, non moins versé en droit qu'en botanique, revendique à l'égard de Raymonde, sa fille présumée, le droit de puissance paternelle : *pater is est...* Conclusion : Osmin est renvoyé à son pigeonnier et Raymonde épouse le jeune professeur du Muséum.

* * *

Le mariage est le pivot autour duquel évoluent les idylles rustiques de l'aimable conteur. Raymonde se marie, Gérard se marie, le don Juan de Vireloup se marie. Il n'est pas jusqu'au célibataire endurci d'*Amour d'Automne* qui n'essaye de se marier.

Nous ne dirons pas cependant que tous les romans de Theuriet aboutissent à cette conclusion. A mesure qu'il avance dans son œuvre, l'écrivain

diversifie la formule des dénouements. Je n'en veux d'autre preuve que *Sauvageonne*. Rien de plus étrangement sensuel que ce drame familial ; rien qui résiste davantage à la thèse du mariage final de l'amoureux et de l'amoureuse. Sauvageonne n'est qu'une variété du type de Raymonde : une rousse au teint de lis, d'un charme sauvage et inquiétant. Sa mère adoptive, une veuve un peu mûre, s'est remariée au jeune et pimpant garde général d'Auberive. Tant il est vrai qu'on fait des folies à tout âge. Il est d'ailleurs très séduisant ce garde général à la mine éveillée et aux fines moustaches blondes. Aussi n'est-ce pas précisément du respect qu'il inspire à sa fantasque pupille. Dès le premier jour, Sauvageonne ouvre les hostilités contre le jeune homme. Tour à tour ingénue et perverse, avec des alternatives de coquetterie agressive et de troublant abandon, elle le harcèle de toutes ses audaces d'enfant capricieuse, elle l'enveloppe lentement, mais sûrement, de ses câlineries félines, de ses caresses énigmatiques. Ce jeu devient, à la longue, singulièrement dangereux. En dépit de son impassibilité affectée, le garde général cède peu à peu à l'ensorcellement. Le sourire cruel de Sauvageonne le poursuit et le hante dans ses courses forestières.

res. Un jour, à la suite d'une escarmouche plus vive, Sauvageonne lui mord la main jusqu'au sang. La chair encore toute frémissante de cet âcre baiser, il surprend la jeune fille au moment où elle se baigne dans un étang perdu parmi les arbres séculaires d'une combe de la forêt. Le garde général ne résiste pas à l'occasion tentatrice : il se venge délicieusement de son ennemie. Et, sous la profondeur du grand bois sonore, le bruissement de leurs baisers inassouvis se mêle au murmure infini des feuillées. La scène est osée, mais elle est si délicatement graduée, elle s'imprègne d'une poésie si pénétrante qu'on en oublie volontiers le réalisme sensuel. Nous passerons rapidement sur les autres épisodes du roman. Sauvageonne a l'âme trop haute pour vivre, après sa chute, auprès de la malheureuse femme qui lui a servi de mère et qui devait lui être sacrée. Et puis c'est une passionnée qui ne souffre aucun partage : elle aime follement, absolument ; elle veut que celui à qui elle s'est donnée soit tout entier à elle, rien qu'à elle. Aussi, presse-t-elle son amant de s'enfuir bien loin d'Auberive, là-bas, vers le pays féérique des amoureux et des poètes. Cette variation sur l'air de Mignon est médiocrement goûtée du garde général. L'idée de vivre douce-

ment entre sa femme et sa maîtresse n'a rien qui l'épouvante. C'est un esprit positif, nullement amoureux d'exotisme, qui redoute, par-dessus tout, le scandale. Pourquoi se condamner aux hasards d'une vie errante, quand il est si simple de prendre patience et de suivre, tranquillement, le cours de ses destinées ? L'événement justifie, en effet, ce souriant optimisme. La mère adoptive de Sauvageonne découvre enfin la triste vérité ; elle devient folle et se retire dans une maison de santé. Rien ne troublera désormais le tête-à-tête de Sauvageonne et du fantaisiste garde général. Mais, comme toute faute doit porter en elle son châtiment, les deux coupables ne connaîtront qu'une félicité inquiète, qui vient des nerfs et d'où l'âme est absente. Je n'affirmerais pas que cette originale expiation réponde suffisamment à la gravité du méfait. Ce que je sais, c'est que de cette fin de roman se dégage une sensation cruelle et exquise, qui pénètre jusqu'à l'âme et dont j'abandonne l'analyse aux psychologues. Sauvageonne m'a tenu sous le charme : que celui qui n'a jamais aimé lui jette la première pierre !

*
* * *

Si l'on rapproche des deux romans que nous

venons de résumer les merveilleuses scènes où le héros d'*Amour d'Automne*, la chanson aux lèvres et le printemps dans le cœur, escalade les pentes rocheuses de la Tournette, associant dans sa pensée l'adorable beauté de Mariannette et le radieux sourire du lac d'Annecy, on aura une idée exacte du procédé de l'écrivain, de sa façon d'observer et de sentir, de sa maîtrise à envelopper la réalité d'une poésie de demi-jour. Et cette vue synthétique corrobore les conclusions que nous avons précédemment formulées, en étudiant l'influence de l'hérédité et des milieux sur la genèse de son talent. L'œuvre de Theuriet, qui embrasse toute la gamme des sentiments, depuis l'humour au sourire mouillé de larmes jusqu'aux angoisses de la passion affolée, révèle un tempérament essentiellement émotionnel. Quel que soit le soin de l'auteur à s'effacer derrière son récit, il laisse à chaque instant transparaître, à travers le voile de la fiction, son âme frémissante sous l'afflux des sensations et des images. Henri Heine dit quelque part que si l'on regarde dans ses poèmes, on verra une belle jeune fille y errer sans cesse. Ainsi, aux meilleures pages des romans de Theuriet, le lecteur entrevoit la personnalité sympathique de l'écrivain, reflé-

tée dans celle de ses personnages. Antoine Verdier de *Raymonde*; Philippe Desgranges d'*Amour d'Automne*, ne sont que les prête-nom de Theuriet; ils nous racontent, d'une voix persuasive, les premières adorations et les dernières amours du poète; leur âme est directement issue de son âme. On devine que l'auteur a rencontré dans sa vie le prototype tangible des ces troublantes formes féminines, aux grands yeux fous et aux cheveux blonds, que symbolisent si délicatement Sauvageonne, Camille Archambault et Claudia Tavan.

Il s'en faut toutefois que l'œuvre de Theuriet ne soit qu'une effusion sentimentale, de contenu exclusivement humoristique, peuplée d'êtres de fantaisie. Cet écrivain a le rare privilège de maintenir un juste équilibre entre ses facultés affectives et celles qui sont purement intellectuelles; chez lui, la sensibilité n'entre jamais en conflit avec le don d'observation, elle n'émousse en rien l'acuité du regard. Il n'y a guère de romancier pour mettre sur pied des créatures d'un profil plus saisissant, plus irrécusablement vivantes. C'est que Theuriet ne dessine pas seulement ses personnages à gros traits et par leurs aspects les plus saillants, il met en lumière les mille nuan-

ces de leur physionomie, il ne néglige aucune des particularités susceptibles d'ajouter au fini et à la vérité du portrait. A l'encontre des romanciers réalistes qui s'arrêtent au signalement extérieur, Theuriet étudie la structure mentale de ses héros et, sous la frêle poitrine qui tressaille, scrute l'âme humaine jusqu'en ses plus ténébreuses profondeurs. Tous ses romans reposent sur ce fond de psychologie, la description des idées y souligne celle des faits, l'analyse des états d'âme y alterne avec l'évocation de la nature physique. Soit qu'il examine le cas d'Eusèbe Lombard, le candide idéologue à qui l'apparition d'une étoile dans le ciel noir ouvre d'infinies perspectives de félicité ; soit qu'il nous montre Perceval, l'intrigant bureaucrate de l'*Affaire Froideville*, aussi obséquieux devant ses supérieurs que dur envers ses subordonnés ; il n'est pas un de ces portraits pris sur le vif qui ne témoigne de la puissance de vision intellectuelle de l'écrivain. Je ne sais guère de psychologie plus pénétrante que ce chapitre d'*Amour d'Automne*, où Theuriet explique l'insupportable floraison d'une âme flétrie par la vie qui se sent frémir sous le renouveau de l'amour. Fibre à fibre, le romancier dissèque l'âme complexe de son héros ; avec une impeccable virtuosité, il dé-

compose en ses phrases graduelles cette tardive passion, d'abord vague et fuyante comme une lumière aperçue la nuit au fond d'un brouillard, puis plus fixe, plus précise, jusqu'au moment où, victorieuse de la brume, elle illumine de ses doux rayons la pensée de Philippe Desgranges. Pas à pas, il suit la filière des sentiments contradictoires de ce dilettante parisien qui retrouve auprès d'une naïve provinciale les voluptueux frissons, les faciles enthousiasmes de la vingtième année, et qui, voyant se poser devant lui pour la dernière fois l'amour, comme un oiseau aux ailes frémissantes, se dit : « Si je l'effarouche, il prendra son vol et ne reviendra plus ! »

Par ce souci de fine analyse, Theuriet se distingue nettement des idéalistes purs, qui ne voient leurs héros que sous un jour de féerie, et des naturalistes, qui n'observent que le côté sensitif de l'humanité. Ajoutons que l'auteur de *Sauvageonne* a le bon goût de réduire la psychologie de ses romans au strict nécessaire; il discerne trop clairement les exigences esthétiques de son art, pour accabler le lecteur de ces lourds et puérils monologues à la Stendhal, dont on abuse singulièrement aujourd'hui. Si Theuriet fait, dans ses livres, quelque psychologie, c'est

toujours avec discrétion et mesure; on voit que cet analyste n'a jamais professé la philosophie, qu'il n'est pas même normalien, rien que poète.

^{}*

Faut-il essayer, maintenant, de définir et de raisonner l'impression que j'éprouve à la lecture des romans de Theuriet? Ce serait, je crois, peine perdue. Tous ceux qui ont bu à cette source jaillissante de poésie épanchée à larges flots dans son œuvre me sauraient peu de gré de mon prosaïque commentaire. D'eux-mêmes, ils ont goûté la douceur virgilienne de ces larges paysages dont les fuyantes perspectives se fondent dans un lointain mystérieux. Je ne leur apprendrais rien, si je disais que telle page de *Raymonde* ou d'*Amour d'Automne* a l'enchantement crépusculaire de l'*Angelus* de Millet et qu'elle repose l'être dans un apaisement délicieux.

Certains réalistes, je le sais, ne seront pas de mon avis. Pour leur goût perverti par le vin frelaté du naturalisme, trop subtile est la saveur de l'œuvre de Theuriet. Ils ne pardonnent pas à l'auteur de *Sauvageonne* d'avoir su décrire chastement, sans rien emprunter au vocabulaire de la physio-

logie, le charme sombre des amours coupables, la cruelle douceur des baisers maudits. A leurs yeux, c'est crime inexpiable que de respecter la délicatesse du lecteur et de ne se croire obligé ni de tout peindre, ni de tout dire. Mais, n'en déplaise aux réalistes, leur illusion est grande s'ils croient que leur œuvre est plus vraie que celle de l'idéalisme. Qu'on le veuille ou non, l'imitation exacte de la nature, la photographie du réel ne sera jamais, en esthétique, qu'une formule aussi ambitieuse que vaine. Ainsi que l'a démontré excellemment Émile Hennequin, dans ses remarquables *Études de critique scientifique*, « une œuvre d'art n'est telle que par ce qu'elle ajoute ou ôte à la réalité, par la marque qu'elle porte du tempérament de l'écrivain. » Le réaliste, qui recrute dans les bas-fonds de l'humanité ses personnages grotesques, méchants et souffreteux, ne s'éloigne pas moins de la vérité que l'artiste dont les créations suaves et touchantes exaltent notre âme et lui font oublier les tristes jours. Il y aurait donc mauvaise grâce à traiter de haut les romanciers qui idéalisent le spectacle de la vie au lieu d'en exagérer la laideur, et qui préfèrent à l'odieux relent des assommoirs de la rue de la Goutte-d'Or une bouffée d'esprit, de sentiment et

de poésie. Aussi, sans plus de scrupule, je me rallie à l'esthétique sercine d'André Theuriét. Qu'il soit idéaliste plutôt que réaliste, peu m'importe ! Je me désintéresse de cette puérole querelle de mots. Je l'aime, parce que son observation se double de rêve, parce que ses récits éveillent dans les profondeurs de l'être la nostalgie de l'irréel, l'immense frisson de l'invisible. Ah ! dès que j'entreuvre ses livres, je me reprends à chérir cette vie qui a les tempêtes, mais aussi le sourire infini de l'Océan. Et voici que, dans le silence de ma pensée, une voix lointaine vient de chuchoter ces vers ineffables, qui pourraient servir d'épigraphe à *Raymonde*, *Sauvageonne* et *Amour d'Automne* :

Douce est l'aurore et douces sont les roses,
Rien n'est si doux que le charme d'aimer.



Il est inutile de pousser plus loin l'analyse. A ce point de notre essai, nous connaissons ce qui caractérise l'art du romancier. Nous sommes en présence d'un auteur qui sait s'élever au-dessus du réel sans le perdre de vue et dont la vive sensibilité se témoigne par des œuvres d'un accent

profond, parfumées d'une saine odeur de verdure, parfois nuancées de mélancolie, mais sans amertume ni pessimisme. Par leur émotion communicative autant que par la fraîcheur et la sincérité du sentiment poétique, les romans de Theuriet ont tout d'abord conquis les douces âmes féminines, les cœurs tendres et faibles qui veulent, même contre tout espoir, croire encore à la beauté et à l'amour. Les dilettantes et les lettrés de profession ont, à leur tour, prêté l'oreille à la chanson rustique du forestier d'Auberive, et ces friands de l'écriture artiste ont applaudi. C'est qu'en effet l'œuvre de Theuriet ne vaut pas moins par la forme que par le fond. Le style de l'écrivain est d'une qualité rare. Il a la trempe classique, c'est-à-dire la sobriété élégante, le naturel et la clarté. Sa phrase, fermement construite, a le nombre, l'ampleur, le mouvement. Enfin, par une suprême coquetterie d'artiste, Theuriet néglige les curiosités du néologisme, il dédaigne les singularités de syntaxe et de vocabulaire auxquelles se complaisent les stylistes nouveaux. Ce n'est pas lui qui se résignerait à disloquer la phrase et à torturer le sens des mots, pour arriver à une notation plus intense de la réalité. Il y réussit sans avoir besoin de rompre l'ordonnance

harmonieuse de son style et de fausser les ressorts essentiels de la langue créée par Rabelais et Molière.

Et, cependant, ce classique est infiniment amoureux du pittoresque. Il excelle à traduire, directement, par la magie des mots évocateurs, la figure concrète des choses. Mais, à la différence des de Goncourt, qui ne sont que des écrivains d'images, Theuriet écrit aussi pour l'oreille. Il sait qu'à la valeur musicale des mots correspondent des états d'âme mystérieux que les formes et les couleurs sont impuissantes à susciter. Aussi est-il un descriptif incomparable. Quelle plus suave traduction de la paix nocturne de la forêt que ces quelques lignes de *Raymonde* :

Le ciel fourmillait d'étoiles; sur l'horizon plus clair, les lisières immobiles de la forêt détachaient leurs masses sombres. A gauche, du côté de la gorge de Vivay, le bruit du ruisseau montait avec des sons flûtés, et de blanches buées traînantes, indiquant le cours de l'eau, ondulaient comme une gaze, parmi les bouleaux au feuillage frémissant.

MM. de Goncourt rendront le même paysage avec une intensité peut-être plus pénétrante. Ils nous diront : « L'éclaircie était mélancolique, douce, hospitalière. La lune y tombait en plein. Il y avait dans ce coin le jour caressant, enseveli,

presque angélique de la nuit. » J'accorde que ce « jour angélique de la nuit » est une adorable trouvaille. Mais, dans son ensemble, l'esquisse de MM. de Goncourt a je ne sais quoi de factice et de cherché. La phrase brisée va à la dérive, elle manque de nombre et d'ampleur. Moins colorée, mais plus musicale, par la répétition de ces timbres étouffés « flûtés, buées, ondulaient », la description de Theuriet rend perceptible le sommeil de la forêt sous la lueur frissonnante des étoiles.

C'est par cette harmonie des sons, par les effets merveilleux et vagues qu'elle suscite, que se manifeste la puissance descriptive de Theuriet. L'auteur de *Sauvageonne* est un disciple de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, mais un disciple original qui a, plus qu'eux, le don de l'expression créée, la science du mot pittoresque qui saisit et exprime directement les nuances et les demi-teintes les plus fugitives. A l'école de ces excellents peintres de la nature, il a appris l'art de composer ses tableaux les plus vibrants, avec le naturel et l'aisance souveraine des maîtres, sans marquer aucun effort ni trahir l'artifice du procédé. Chez lui, les images, grandes et douces, se fondent dans l'ensemble du récit, et jamais n'offensent le regard

par l'exagération du relief et de la couleur. Sur ses descriptions les plus touffues plane cette lueur élyséenne, ce *lumen purpureum* dont parle Sainte-Beuve pour caractériser le style de Chateaubriand. Témoin le passage désormais célèbre d'*Amour d'Automne*, où Philippe Desgranges, assis près de Mariannette, contemple le lac d'Annecy qui scintille sous la voussure du ciel étoilé :

Le crépuscule tombait, les eaux du lac prenaient des tons de turquoise verdie, et au fond du ciel encore clair, les premières étoiles perlaient dans l'or pâle du couchant. L'une après l'autre, les cloches des villages sonnèrent l'Angélus, et leurs tintements s'égrenèrent jusqu'au Bout-du-Lac. Les croupes des montagnes se noyaient dans un bleu sombre; les crêtes seules découpaient finement leurs lignes accidentées sur le ciel pur. Les oiseaux s'étaient tus, mais, dans le silence de la nuit survenante, une musique plus discrète remplaçait maintenant les limpides sonneries de l'Angélus : trémolo en sourdine des grillons, trilles flûtés des rainettes, clapotement frais de l'eau contre les pierres du talus. Tout à coup, au-dessus de l'échancrure de la Forclaz, la lune surgit à l'horizon et monta, faisant pâlir les feux tremblants des étoiles. Elle était presque ronde et avait la blancheur nacrée d'un lis. Une partie de la surface sombre du lac s'éclaira, traversée de part en part d'un frisson argenté et intermittent qui s'étendait d'une rive à l'autre, comme un immense filet aux mailles scintillantes. Dans cette lumière bleuâtre, le paysage avait pris un aspect de féerie. En face, les monts de Trélod, pareils à d'énormes vagues figées, confondaient leur double crête en une masse noire et mystérieuse, tandis que les lointaines montagnes du fond semblaient, avec leurs couloirs et leurs

gradins baignés d'une claire vapeur opaline, conduire à de fuyantes contrées. Et dans le mélodieux silence de cette nuit azurée, au fond de la gorge d'Entrevernes, très loin, une voix de paysan, une voix traînante, s'élevait lentement, comme un rustique chant d'adoration en l'honneur de la lune et des étoiles.

CHAPITRE V

L'AUTEUR DRAMATIQUE

Genèse de *Jean-Marie*. — *Enoch Arden* et la ballade Santone.
— Le drame de Theuriet. — Voix d'or de Sarah Bernhardt. —
La *Maison des deux Barbeaux*. — Don Juan en maraude. —
Les maris vengés.

Cette étude serait incomplète si, après avoir parlé du poète et du romancier, nous passions sous silence l'auteur dramatique.

Le théâtre de Theuriet n'occupe dans l'ensemble de son œuvre qu'une place secondaire et nous en aurons bientôt parcouru le cycle. On laissera de côté les comédies du *Théâtre de campagne*, la *Vieille maison* et les *Fraises*, fantaisies d'un charme trop fragile pour affronter la lumière crue de la rampe, que le lecteur doit jouer lui-même en plein air, sur les pelouses veloutées d'ombre, accompagné par l'orchestre des grillons et des rossignols. Nous ne considérons comme justiciables de notre critique que *Jean-Marie* et la *Maison*

des deux Barbeaux. Ces deux pièces, les seules qui aient été composées pour la scène, ne sont pas d'une puissante envergure ; mais, par la pureté de la forme autant que par la franchise de l'inspiration, elles ont conquis la faveur de l'élite littéraire et valu à Theuriet ses lettres-patentes d'ouvrier dramatique.

C'est au lendemain de la guerre et de la défaite, le 11 octobre 1871, que *Jean-Marie* fut représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Odéon. Le poète qui a traversé les sombres jours du siège de Paris et fait le coup de feu aux avant-postes aurait pu, comme tant d'autres et avec plus d'autorité, évoquer sur la scène l'image sanglante de sa Lorraine bien-aimée, et chanter sur la corde d'airain les douleurs et les espérances de la grande Vaincue. Mais Theuriet, l'ardent patriote, est de ceux qui gardent sous l'inoubliable injure le silence des fiers. *Jean-Marie*, son début dans le drame, n'est pas écrit sur le mode héroïque. Aucune allusion à la Revanche libératrice ne se fait jour dans cette touchante élégie du pauvre marin qui, de retour au pays après de longues années d'absence et de misère, trouve sa place prise auprès de celle qu'il aime. Et cependant ce drame intime ne pouvait mieux venir à

son heure qu'au déclin de l'année maudite qui a fait tant de veuves et brisé pour jamais tant de serments d'amour. Parmi les spectateurs qui applaudissaient ce petit acte, plusieurs se demandaient avec une douloureuse angoisse si le rôle de Jean-Marie ne serait pas repris un jour par quelques-uns des tristes survivants de nos désastres, oubliés depuis la paix au fond des casemates prussiennes. Nous n'insisterons pas autrement sur cette association d'idées. Il serait injuste de rapporter à l'à-propos et à l'actualité de *Jean-Marie* un succès qui est dû surtout à la virtuosité du poète. Les circonstances n'auraient pas conspiré en faveur de l'œuvre, que le public n'en eût pas moins acclamé ces rythmes magiques où frémissent les notes les plus profondes du clavier sentimental, depuis la joie ailée du retour jusqu'à la tristesse de l'adieu définitif.

L'idée première de *Jean-Marie* vient d'une ancienne ballade qui se chante encore chez les marins du littoral de la Saintonge et sur laquelle Tennyson a brodé un de ses plus suaves poèmes, *Énoch Arden*. Je ne sais guère d'élégie d'une simplicité aussi touchante. Le marin Énoch s'est embarqué pour les mers des Tropiques, à la recherche de l'île fabuleuse où ses gros sous de

cuivre doivent se changer en louis d'or. Sa jeune femme, la blonde Annie, aux yeux bleus comme les lins en fleur, est restée au village. Un an passe, puis deux, et on apprend que le navire d'Énoch s'est perdu corps et biens sur les récifs d'une côte sauvage. Depuis lors, on est sans nouvelles du naufragé, tous le croient mort. Et voici qu'après une lamentable odyssee, rapatrié presque par miracle, Énoch revient un jour au pays. Il entre à l'auberge où personne ne le reconnaît et il apprend que sa femme, désespérant de jamais le revoir, s'est remariée au meunier Philipp, le soupirant dédaigné d'autrefois. Énoch chancelle sous ce coup imprévu, mais il ne trahit pas sa souffrance. Dût-il en mourir, son retour sera ignoré de sa femme et de ses enfants, il ne détruira pas le bonheur de ce foyer qui n'est plus le sien. Les yeux obscurcis par les larmes, il part sans mot dire, pour reprendre le chemin de cette sombre mer, moins cruelle, moins traîtresse que la douce terre natale. C'est sur ce finale de désolée mélancolie que s'achèvent le poème de Tennyson et la naïve complainte Santone :

Brave marin vida son verre,
Tout doux
Sans remercier, tout en pleurant,

S'en retourna au régiment,
Tout doux.

* * *

Tel est le canevas un peu frêle sur lequel est construite la pièce de Theuriet. Mais le poète a parfaitement compris que, pour extraire un drame de cette élégie vide d'action, ce n'était pas assez de laisser entrevoir le combat qui déchire l'âme d'Énoch. Le spectateur n'est guère accessible aux délicatesses de l'analyse psychologique ; il n'est remué, il n'applaudit que si l'auteur fait mouvoir au grand jour de la scène les passions qu'il met aux prises, que s'il leur donne le relief et le mouvement voulus par l'optique théâtrale. C'est pourquoi Theuriet, élargissant par une heureuse variation le cadre d'*Énoch Arden*, ne craint pas de mettre en présence l'un de l'autre ces amants malheureux qui donneraient leur vie pour un seul baiser et qui ont le cruel courage de sacrifier au devoir leur passion plus que jamais jeune et frémissante. Ce n'est plus dans le silence d'un cœur résigné à souffrir, mais sous nos yeux, que se succèdent les péripéties de cette lutte poignante d'où l'amour se retire vaincu, mais transfiguré par un rayon d'héroïsme. Et puis Jean-Marie est

autrement vivant et sympathique que le personnage de Tennyson : on sent que ce dur marin, qui a disputé tant de fois sa vie à la tempête, ne se courbera pas volontiers sous l'insulte de la destinée. Plus près de la révolte que des larmes, il ne lui en coûterait guère de broyer d'une étreinte de sa main puissante l'obstacle qui se dresse entre lui et son amour. Il ne s'éloigne qu'avec un grondement de sourde colère, peut-être pour revenir demain. En un mot, Jean-Marie est plus humain, plus vrai qu'Énoch Arden, et c'est pour cela qu'il fait passer dans nos veines la secousse de l'émotion tragique.

La scène de *Jean-Marie* est en Bretagne, sur la côte du Finistère. Le rideau se lève sur l'intérieur d'une ferme bretonne. Debout près de la fenêtre entr'ouverte, une jeune femme file au fuseau. Les regards perdus dans le rêve, elle chante à mi-voix une ballade plaintive dont le refrain alterne avec l'immense rumeur qui monte de la mer. L'intrigue est nettement exposée dès la première scène. Le spectateur n'a qu'à écouter la triste chanson que murmure la blonde fileuse pour pénétrer le secret qui assombrit l'azur profond de ses yeux. Il saura que Thérèse, avant d'épouser le vieux Joël, s'était fiancée au matelot

Jean-Marie. Hélas ! le beau marin a disparu depuis cinq ans dans un naufrage et maintenant il dort à jamais sous la vague ténébreuse. Mais c'est en vain que Thérèse veut arracher de son âme le cruel souvenir qui l'obsède et se montrer pour Joël une épouse plus fervente qu'elle ne l'a été jusqu'ici. Elle s'avoue l'inutilité de ses efforts :

Le chant des coqs, les bruits de l'âtre, la fenêtre
 En fleur, tout me redit les choses d'autrefois,
 Et la mer me les crie avec sa grande voix...
 Malgré moi, ma pensée
 Demeure à sa mémoire obstinément fixée !
 Je m'en défends en vain... Il me semble, l'hiver,
 Quand le vent se lamente et soulève la mer,
 Que sa voix regrettée au bruit des flots se mêle,
 Et le soir, lorsque, ouvrant leur voile comme une aile,
 Les barques des pêcheurs descendent vers le port,
 Quelque chose en mon cœur dit : — S'il n'était pas mort !

Non ! il n'est pas mort. Le voici qui accourt, malgré les flots et les vents, à l'appel de la bien-aimée. C'est bien lui, ce Jean-Marie, si longtemps attendu, si longtemps pleuré. Il est un peu hâlé par la mer, mais son regard brille comme à vingt ans, sa voix sonne toujours aussi grave et aussi douce :

..... C'est moi, ma Thérèse ! O chère fiancée,
 C'est bien moi !..... Enfin, je te revois !
 Mes mains peuvent serrer tes mains ! J'entends ta voix !
 J'ai voulu te surprendre ici, sans rien t'écrire.

Aussitôt que j'ai pu, j'ai quitté le navire,
Et comme un étranger passant dans le faubourg,
J'ai pris à travers champs le chemin le plus court.
Quel beau temps ! Le ciel bleu riait parmi les feuilles,
Et les buissons étaient fleuris de chèvrefeuilles.
A l'aspect des ajones tout baignés du soleil,
Dans mon cœur il s'est fait comme un joyeux réveil,
Et quand j'ai reconnu derrière la ramée
Ton vieux toit d'où sortait un filet de fumée,
Quand j'ai franchi d'un bond la clôture de houx,
Tout à coup j'ai senti fléchir mes deux genoux
Et j'ai failli tomber de bonheur !

Mais Thérèse ne répond pas, son regard fuit celui du jeune homme, sa main tremble, elle est presque défaillante. Et lorsque Jean-Marie, jurant de ne plus repartir, de ne plus la quitter, veut la serrer dans ses bras, elle recule effrayée et, d'une voix entrecoupée de sanglots, lui apprend son mariage avec Joël. Avec quelle explosion de jalouse fureur le malheureux marin, brusquement réveillé de son rêve, accueille la cruelle révélation !

Oh ! Quand le vent du sud là-bas gonflait nos voiles,
Pourquoi me trompiez-vous, ô menteuses étoiles ?
Flots de la mer, écueils, bancs de sable mouvant,
Pourquoi ne m'avez-vous enseveli vivant ?
Je serais mort, du moins, sans la savoir parjure,
Je ne me dirais pas que, pour une parure,
Ma Thérèse a vendu son âme avec son corps,
Adieu !

Il va partir, il fait un pas vers la porte. Mais Thérèse le retient : « Pardonne-moi, dit-elle, et si tu m'aimes encore, ne sois point sans pitié. Tu ne sais pas combien, avant d'en venir là, j'ai subi de tortures ! » Comment résister à cette douce et triste prière ? Assis près de la table, la tête cachée dans ses mains, Jean-Marie garde tout d'abord un silence farouche. Puis, à mesure qu'il entend la douloureuse confession de Thérèse, un revirement se produit dans son âme. Lui, qui menaçait tout à l'heure, supplie maintenant et demande grâce. Que sa bien-aimée le laisse vivre auprès d'elle, il respectera son repos, il ne lui parlera jamais de son amour. Qu'il puisse seulement apercevoir le toit de la maison de Thérèse, ou parfois, en passant, voir, à travers les noisetiers, flotter sa coiffe aux ailes blanches, et il sera content. Mais la jeune femme secoue la tête tristement : non, non ! Il faut partir. — Eh bien ! fuyons ensemble, s'écrie Jean-Marie :

Ah ! tu m'aimes toujours ! Va, ne t'en défends pas ;
 Contre tes souvenirs en vain tu te débats,
 Nos amours ne sont pas de celles qu'on oublie,
 Et rien n'a pu briser la chaîne qui nous lie...

.....
 Viens ! Nous irons chercher là-bas une patrie
 Hospitalière et douce... Entre elle et le passé

Nous mettrons l'Océan immense... Viens!... Je sais
Dans les mers du Tropicque une lointaine Antille
Qu'un printemps éternel réjouit, et qui brille
Sur les flots bleus ainsi qu'un nouveau Paradis.
Là, nous retrouverons les jours du temps jadis ;
Nous vivrons oubliés dans un coin de cette île,
Cultivant de nos mains une terre fertile,
Et n'ayant qu'un seul toit, qu'un seul cœur!... Tu verras,
Le soir, de beaux enfants s'endormir dans tes bras,
Et notre amour sera profond et sans mesure
Comme la mer !

Nous touchons ici au point culminant de l'action. Le spectateur se demande avec une curiosité anxieuse comment se dénouera la situation contre laquelle se débat désespérément ce faible cœur de femme. Qui l'emportera de la passion ou du devoir? Telle est la question qui jaillit de la scène pathétique où Thérèse, vaincue par l'émotion, oublie sa main dans celle de Jean-Marie et, peu à peu, cède à l'enchantement de la voix tentatrice. Bientôt, elle se laisse entraîner par le jeune homme vers la porte de la chaumière : si, au moment d'en franchir le seuil, elle le conjure d'attendre encore, ses yeux agrandis par l'extase démentent cette prière. Attendre! répond Jean-Marie,

..... Le temps presse et le jour fuit... Que sert
D'attendre?... Hâtons-nous, si Joël tout à l'heure...

Mais il n'a pas plus tôt prononcé le nom de Joël que Thérèse revient au sentiment de son devoir. Elle s'arrache à l'étreinte de Jean-Marie et refuse de le suivre :

Joël! Ah! Tu vois bien qu'il faut que je demeure...
Va-t'en, je ne puis pas partir... Je ne veux pas.

.
. Je t'en prie à genoux!
Dans le fond de mon cœur, loin de toute souillure,
Laisse-moi conserver ma tendresse aussi pure
Qu'au temps où tous les deux, à l'Angélus du soir,
Nous disions nos Avé dans les champs de blé noir.
Pars... Nous n'étions pas faits pour ce bonheur, sans doute,
De suivre, en nous tenant la main, la même route;
Mais nous nous rejoindrons... Pars, pour qu'en liberté
Je puisse ailleurs t'aimer toute une éternité.

Et le pauvre Jean-Marie, vaincu par les larmes de sa bien-aimée, s'éloigne lentement, puis disparaît vers la grondante mer où l'attendent Énoch Arden et le matelot de la ballade Santone.

* * *

Nous avons insisté sur le début dramatique de Theuriet, parce qu'à notre avis cette œuvre délicate gardera sa place à part dans le répertoire du théâtre contemporain. Le critique n'a pas souvent la bonne fortune de découvrir, parmi les pièces à

succès de ce temps, une œuvre de pure poésie, élégiaque autant que dramatique, où les simples d'esprit et les dilettantes trouvent également leur compte. Tous les amis des lettres remercieront Theuriet d'avoir, par cette sincère étude de sentiment et de passion, victorieusement réfuté les singulières théories qui réduisent la poésie dramatique à un art de pur escamotage.

Il se rencontrera sans doute des bonnes gens pour nous démontrer, à la façon de M. Homais, que *Jean-Marie* doit moins à ses mérites qu'à la voix d'or de Sarah Bernhardt. Mais nous ne chicanerons pas sur notre plaisir. Il y a longtemps que la grande artiste a quitté la coiffe blanche de Thérèse pour le diadème des impératrices de Byzance et, malgré cette défection, la barque de Jean-Marie vogue de toutes ses voiles vers la centième. C'est dire que le petit acte de Theuriet porte en lui-même la cause de son succès et, pas plus que le *Passant* de Coppée, n'est tributaire de l'actrice dont il a révélé le talent.

*
* * *

Arrivons maintenant à la *Maison des deux Barbeaux*. Il ne s'agit plus ici d'une élégie dialoguée, mais d'une comédie en trois actes, solide-

ment construite en bonne et substantielle prose, d'après les règles de l'architecture dramatique. Cette pièce, que Theuriet a extraite d'un de ses romans, est une très vivante étude de mœurs, qui ne vaut pas moins par la finesse du dessin psychologique que par le contraste des caractères et la vivacité de l'action.

La scène est dans une petite ville de l'Est, à Bar-le-Duc ou à Montmédy, si vous n'aimez mieux Auberive. La *Maison des deux Barbeaux* c'est l'enseigne de la maison de droguerie des frères Lafrogne. Après avoir achalandé le magasin, cette singulière devise a servi à baptiser les deux boutiques : on ne les désigne plus à dix lieues à la ronde que sous le nom des « deux Barbeaux ». Pour être unis comme les doigts de la main, les frères Lafrogne ne se ressemblent guère. L'aîné, Hyacinthe, avec ses joues roses et ses anneaux d'or aux oreilles, casanier, tatillon et timide comme une jeune fille, ne connaît d'autres joies que celles de l'inventaire annuel. Le cadet, Germain, farouche et bourru, est un chasseur enragé, toujours par monts et par vaux, qui ne rentre en ville que pour montrer les dents à ses voisins. Au demeurant, cet ours mal léché cache sous ses dehors frustes une âme tendre et généreuse. Or, un beau

jour, nos maîtres droguistes constatent que, depuis la mort de leur tante Lénette, la maison s'en va en désarroi. Le linge de ces vieux garçons n'est plus en bon état, la soupe n'est jamais trempée à l'heure réglementaire. Bref, la droguerie est désemparée comme un vaisseau qui a perdu son grand mât. Le remède à cette situation est tout indiqué : c'est de remplacer tante Lénette. Il faut que l'un de ces célibataires endurcis se dévoue au bien public et se marie. Ils n'auront pas à aller bien loin pour dénicher une femme : n'ont-ils pas sous la main leur jolie cousine, Laurence de Coulines? Laurence n'a d'autre dot que ses dix-neuf ans et sa grâce enjôleuse de Parisienne, mais elle n'en sera que meilleure ménagère, il y aura plaisir et profit à façonner cette cire molle. Ainsi, affaire entendue : Laurence prendra le tablier de tante Lénette. Il s'agit maintenant de décider lequel, de Germain ou de son frère, conférera l'investiture à la fringante Parisienne. Grave question qui suscite entre les intéressés un débat du plus haut comique. Le candide Hyacinthe, dont les cinquante ans vont sonner, s'effare à l'idée de comparaître devant Monsieur le Maire : il est gauche, timide, les femmes lui font peur, il abdique son droit d'aînesse. — Pas du tout!

réplique Germain; tu es doux, tranquille, c'est ce qu'il faut dans l'état du mariage. J'ai du plaisir à la regarder, je l'avoue, mais elle me plairait tout autant comme belle-sœur que comme femme.

Pour en finir, on tire à la courte-paille. Le sort adjuge Laurence à Germain. Les deux Barbeaux se mettent immédiatement en campagne. Pendant que le bon Hyacinthe demande pour son frère la main de Laurence, Germain éconduit vigoureusement le grotesque roquentin Delphin Nivard, qui tourne, lui aussi, autour de la charmante Parisienne, dans l'espoir de croquer ce fin morceau. Inutile d'ajouter que Laurence entre dans les vues de ses cousins et consent, avec une moue adorable, à s'appeler désormais M^{me} Germain Lafrogne. Tout semble d'abord marcher à souhait dans le nouveau ménage. Germain est attentif à prévenir les moindres caprices de la jeune femme. Quant à Hyacinthe, il est assez occupé à solder les interminables factures du tapissier et du couturier. Mais voici qu'un nuage menaçant trouble la transparence de ce beau ciel. Laurence s'ennuie, les joies légitimes mais monotones du mariage ne lui suffisent plus. L'honnête Germain a beau lui dire de sa voix la moins bourrue : « ma petite Lau-

rette », elle bâille sa vie entre les deux droguistes. Volontiers, la Parisienne impénitente donnerait la *Maison des deux Barbeaux*, y compris sa clientèle, pour un bout de Seine, entrevu, le soir, au soleil couchant, à travers les platanes du quai de Billy.

Il est heureux pour Laurence qu'elle puisse parfois confier ses peines au locataire de la maison, M. Xavier Duprat, l'aimable attaché du Parquet, aussi correct dans sa tenue qu'intransigeant sur les principes. Xavier prête des romans à la jeune femme, il lui donne même, de temps à autre, quelques leçons de botanique dans la forêt de Rembercourt. Ces excursions à deux, sous la feuillée frissonnante, ne vont peut-être pas sans quelque danger. Mais l'aventureuse Parisienne ne s'en inquiète pas. Quoi de plus salubre, au contraire, que de respirer les senteurs balsamiques de la sève et de narguer, au bras d'un futur magistrat, tante Lénette et tout ce qui tient à la droguerie ? Il arrive pourtant que, de fil en aiguille, Xavier s'enflamme aux doux yeux de Laurence. Par exemple, son amour n'est pas précisément platonique. A peine a-t-il déclaré sa passion, qu'il sollicite un rendez-vous : « Vous n'aurez qu'à laisser votre porte entr'ouverte. » Laurence s'in-

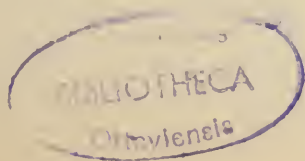
digne et son indignation la rend plus désirable encore. A l'heure du berger, Xavier se glisse dans la chambre de la jeune femme et, de sa voix la plus persuasive : « Laissez-moi vous adorer à genoux ; j'aurai pour vous, dans l'ombre, cette tendresse que vous rêvez, que vous n'avez pas ici... Je vous consolerais de vos ennuis et personne n'en saura rien. » Malheureusement, le poétique substitut est brusquement interrompu à ce point de son réquisitoire amoureux. Germain Lafrogne, qu'une lettre anonyme a prévenu des entreprises de Xavier, fait irruption sur la scène et jette par la fenêtre le Don Juan en maraude. Mais cette brillante victoire ne déride pas le front du pauvre mari, elle ne lui rendra pas son bonheur. « Vous avez gâté ma vie, dit-il à Laurence, il n'y a plus de confiance possible entre nous ! » Comment cette situation délicate pourra-t-elle se dénouer ? Laurence voudra-t-elle avouer ses torts plus apparents que réels ? Germain refusera-t-il son pardon à d'aussi minces peccadilles ? Telles sont les questions que l'aîné des Barbeaux, le naïf Hyacinthe, retourne dans son esprit avec une anxiété bien naturelle, car c'est sur lui que retombe le contre-coup de la brouille conjugale. Il n'échappe aux crises nerveuses de Laurence que pour essuyer

les bourrasques de Germain. Le maison n'est plus tenable et l'étoile des *Deux-Barbeaux* pâlit de jour en jour. Les semaines se succèdent, un trimestre s'écoule, sans que les belligérants parlent de conclure un armistice. Aucun d'eux ne veut faire le premier pas. Enfin, au moment où Laurence, désespérée, fait ses malles pour revenir à Paris, Germain apprend que la maudite lettre anonyme d'où vient tout le mal est l'œuvre du vindicatif Delphin Nivard. Dès lors, tout s'explique. Laurence est un ange, Germain un vilain jaloux. Ah ! Laurence, pauvre enfant ! Les deux époux s'embrassent, la maison des deux Barbeaux est sauvée, la toile tombe.

Cette piquante comédie a victorieusement subi l'épreuve de la représentation. Jouée, le 4 février 1885, sur le théâtre de l'Odéon, elle a disparu de l'affiche, avant d'avoir épuisé son succès. Peut-être aurait-elle fourni une plus longue carrière, si Theuriet eût consenti à remanier le dernier acte et à modifier le dénouement. Est-il vraisemblable que Germain Lafrogne, le plus irréconciliable des maris trompés, rende sa confiance à sa femme, lorsqu'il apprend que Delphin Nivard a prêté la main au complot ourdi contre son honneur ? Que le chef de bureau Nivard soit le plus lâche et le

plus méprisable des hommes, nous n'y contredisons point. Mais il n'en est pas moins vrai que Germain a surpris Xavier aux pieds de Laurence, et ce fait brutal résiste aux plus ingénieuses explications. Le spectateur, qui ne demande généralement au théâtre qu'un plaisir de curiosité, a donc pu s'offenser de la liberté capricieuse avec laquelle l'auteur dénoue ainsi le fil de l'action. Pour nous, qui n'attachons pas une grande autorité à la grosse logique du public, nous ne cherchons dans la *Maison des deux Barbeaux* que ce que Theuriet a voulu y mettre, à savoir une peinture de mœurs et de caractères. L'auteur a-t-il réussi à donner le relief scénique aux vertus, aux vices, aux passions et aux travers de la famille sociale qu'il introduit dans sa pièce? Ses personnages, l' amoureux, le jaloux, l'ingénue, la coquette, nous apparaissent-ils avec une physionomie distincte et originale, montrant jusqu'aux moindres nuances de leur âme, ayant en quelque sorte une existence indépendante des situations auxquelles ils se trouvent mêlés? Toute la question est là et la réponse ne saurait être douteuse. Jamais les types de la petite ville de province n'ont été aussi finement et sincèrement caractérisés que dans la *Maison des deux Barbeaux*. Le rôle de Germain

Lafrogne, ce boutiquier taillé tout d'une pièce, hargneux et bon, personnifié à merveille un des côtés les plus permanents de la bourgeoisie provinciale. Le portrait de Laurence, cette linotte étourdie dont le plus grave souci est de se lustrer le plumage, est tracé aussi de main de maître. Il n'est pas jusqu'au peu sympathique Xavier, le petit attaché du Parquet, qui n'évoque dans notre esprit le souvenir d'une vieille connaissance. Remarquons que, pour piquer notre curiosité, Theuriet n'emploie qu'avec ménagement l'arme du ridicule. Ses héros ne sont pas des bouffons : tout en nous donnant l'occasion de rire sous cape de leurs faiblesses et de leurs mésaventures, ils ne cessent pas d'être vrais et réels. Nous devons dire aussi, à la louange de l'auteur dramatique, qu'il ne craint pas de respecter cette vieille loi morale si souvent bafouée par la comédie moderne. Sans ériger en article de foi la vertu des femmes, Theuriet ne fait pas l'apologie de l'amant aux dépens du mari trompé. Loin de là, c'est le séducteur qui est humilié et confondu, comme on le voit dans la scène où Xavier Duprat se retire, l'oreille basse, devant le mari de Laurence. La situation est d'un comique irrésistible, seulement les rieurs sont du côté du mari.



CHAPITRE VI

DERNIÈRES ANNÉES

Années 1870-1871. — Une nuit de grand'garde à Choisy-le-Roi. — L'escouade de Theuriet. — Effet de neige. — Profils de gardes nationaux : François Coppée. — Lauriers littéraires et administratifs. — Un bon point à M. Bardoux. — La vérité sur l'*Affaire Froideville*. — Le banquet des surnuméraires de la Seine. — Loisirs d'un pensionnaire de l'État. — Le pont des Arts et la rue Bouaparte.

Pour donner à l'étude critique des œuvres de Theuriet un caractère plus synthétique, nous avons dû interrompre l'histoire de sa vie. Nous avons laissé le poète au moment où, nommé rédacteur à la Direction générale de l'Enregistrement, il brise sa première lance dans le champ-clos de la *Revue des Deux-Mondes*. On n'attend pas de nous le compte rendu détaillé des petits événements de sa vie littéraire et bureaucratique. De tous ces incidents, par eux-mêmes sans intérêt, nous ne dégagerions qu'une seule conclusion : c'est que, dès ses premiers pas dans le

monde administratif et dans les salons artistiques, André Theuriet s'est montré ce qu'il est aujourd'hui, le plus aimable et le plus sociable des hommes, sceptique à fleur de peau, mais foncièrement enthousiaste, dépensant à pleines mains et sans compter ce souriant humour qui est l'esprit des poètes.



Theuriet dut rompre avec la poésie et l'Administration, pendant les tristes événements de 1870. Enfermé dans Paris assiégé, il fit simplement et noblement, comme tant d'autres, son devoir de patriote. Les agents du Ministère des finances, réunis à ceux de la Caisse des consignations, formaient alors un bataillon spécialement préposé à la garde du Grand-livre de la dette publique. Mais Theuriet refusa de s'enrôler dans cette légion thébaine de la finance. Ce fut dans le bataillon de son quartier qu'il apprit le maniement du chassepot. Son caporal d'escouade était un garçon boucher. Parmi ses camarades, citons un professeur de philosophie sorti de la Normale, un paysagiste grincheux et un clerc d'huissier. La cuisine était faite par un blanquiste. Le rôle de clairon était tenu avec autorité par un vieil acteur

du théâtre Montparnasse. Tout ce monde disparate et peu discipliné fut envoyé en grand'garde, le 15 décembre 1870, à mi chemin de Vitry et de Choisy-le-Roi, par un froid boréal de 20 degrés : « Je vois encore l'endroit, nous dit Theuriet dans le *Journal de Tristan*, la Seine gelée et muette, le ciel fourmillant d'étoiles et les hommes attroupés en masses noires à la porte du baraquement. Sur la canonnière, prise dans les glaces, un marin breton chantait seul dans la nuit une chanson bretonne..., un coup de canon partit de Bicêtre et un obus passa en sifflant au-dessus de nous. » On dit que, dans une de ses mornes factions sous la bise glaciale, Theuriet rencontra, sans le reconnaître tout d'abord sous sa capote trop longue et mal ajustée, le pacifique poète de la vie familière, François Coppée. Je ne sais si les deux amis se saluèrent par des vers; mais j'imagine volontiers que, de cette entrevue inopinée au fond de la tranchée boueuse, date cette touchante cantilène de Coppée sur le paysage suburbain de Paris pendant le siège :

Sur le rempart, portant mon lourd fusil de guerre,
Je vous revois, pays que j'explorais naguère,
Montrouge, Gentilly, vieux hameaux oubliés,
Qui cachez vos toits bruns parmi les peupliers.
Je respire surpris, sombre ruisseau de Bièvre,

Ta forte odeur de cuir et tes miasmes de fièvre.
Je vous suis du regard, pauvres coteaux pelés,
Tels encore que jadis je vous ai contemplés.

Cette banlieue parisienne, si tendrement aimée du délicat poète, est aujourd'hui relevée de ses ruines. Les amoureux vont croquer la fraise aux bois de Meudon et de Buzenval et, dans les prairies de Bourg-la-Reine et d'Arcueil, la petite Bièvre déroule entre deux haies fleuries son ruban sombre. Moins heureux que François Coppée, Theuriet porte toujours le deuil filial de sa chère patrie Lorraine. Les clochers lorrains dont il a orchestré tant de fois dans ses vers le joyeux carillon, se taisent depuis dix-neuf ans : ils ne s'éveilleront que pour sonner le tocsin, à l'heure où rugira le lion de Belfort, lorsque le flot des baïonnettes déferlera, furieux, contre la muraille des Vosges. Mais l'âme de Theuriet est, nous le savons, de trop fine trempe pour abandonner quoi que ce soit de sa vaillance native aux douleurs de l'année tragique. Le poète est sorti de la dure épreuve, le cœur ferme et le front haut, semblable à ces robustes chênes de l'Argonne, qui vibrent sans plier sous la tourmente. C'est à partir de 1871 que s'affirme victorieusement la personnalité de l'écrivain, que les revues, graves ou lé-

gères, lui ouvrent leurs petites chapelles, que les éditeurs les plus féroces montrent patte blanche. A leur tour, les directeurs de nos principales scènes subissent le charme, les comités de lecture s'attendrissent, et le premier-né dramatique du poète, *Jean-Marie*, a pour marraine la fée dona Sol.

Chose singulière ! L'Administration de l'Enregistrement ne fut pas jalouse des lauriers du poète. Bien au contraire, elle mit à profit les « aptitudes littéraires » du rédacteur de la 1^{re} division, en lui confiant les travaux qui demandent une certaine élégance de style et qui sortent de la phraséologie ordinaire des bureaux. Ainsi, en 1885, Theuriet fut chargé d'examiner, dans une note, si l'on pouvait, sans péril pour le recrutement de l'Administration, dispenser les candidats du diplôme, actuellement exigé, de bachelier ès-lettres, et admettre aux concours du surnumérariat les bacheliers de l'enseignement spécial. Theuriet, qui doit à la culture classique la meilleure part de son talent d'écrivain, n'eut garde de conclure en faveur de la réforme proposée. Avec une grande hauteur de vues, il démontra que les belles-lettres déposent dans l'esprit un fonds commun que rien ne saurait suppléer. Il fit ensuite remarquer que

la science de l'Enregistrement se lie indivisiblement à celle du droit civil et que la connaissance du latin est la base fondamentale du droit. Ce plaidoyer était si lumineux et si fermement motivé que les partisans du baccalauréat spécial durent battre en retraite. L'Administration de l'Enregistrement continue, comme par le passé, à se recruter parmi les latinistes, elle compte même dans ses rangs des licenciés ès-lettres, sans parler des docteurs en droit qui sont légion. Et si elle est garantie, jusqu'à nouvel ordre, contre l'invasion des barbares de l'enseignement spécial, c'est grâce aux travaux de défense élevés, il y a quelques années, par le rude forestier d'Auberive.

* * *

Nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 13 janvier 1879, sur la proposition de M. Bardoux, alors ministre de l'Instruction publique, Theuriet a franchi sans effort, à l'Administration, les grades de sous-chef et de chef de bureau. Peut-être aurait-il pu prétendre à de plus hautes destinées. Mais le fauteuil d'administrateur le tentait moins, paraît-il, que celui de Président de la société des gens de lettres. Prématurément et au grand regret de ses nombreux amis de la Direc-

tion générale, il s'est retiré de l'Administration, à la fin de l'année 1886. On lui a reproché d'avoir, au lendemain de sa mise à la retraite, publié *l'Affaire Froideville*, cette humoristique étude des mœurs de bureau. Nous ne souscrivons pas à cette critique ombrageuse. Theuriet a l'âme trop haute pour rire jamais d'une Administration où il ne comptait guère que des amis. Les types de Perceval et de Déshorties appartiennent si peu à la Direction de l'Enregistrement, qu'au Ministère de l'Instruction publique et à celui des Postes et Télégraphes, nombre de bureaucrates ont cru y reconnaître leurs voisins. Il serait donc puéril de chercher dans *l'Affaire Froideville* des personnalités qui ne s'y trouvent pas. S'il en eût été ainsi, Theuriet se serait empressé de rompre tous les liens qui le rattachent à son passé administratif; mais loin de là, nous le voyons présider à Paris, le 9 avril 1889, le banquet annuel des surnuméraires, et recommander chaudement à ces jeunes recrues de l'Administration la camaraderie et la bonne confraternité.

Affranchi désormais de toute contrainte, André Theuriet partage son temps entre la composition littéraire et les voyages. Chaque année, il vient à Bar-le-Duc revoir sa vieille mère, et il ne passe

jamais dans la rue du Collège sans s'arrêter, avec un battement de cœur, devant le fatidique pavé de grès bleu veiné de blanc qui était jadis le confident de ses ennuis d'écolier. Les bords de la Loire, Langeais, Tours, ne sont point oubliés. Avec un plaisir toujours neuf, l'amoureux de Sabine (1) explore, dans le quartier du vieux Tours, les ruelles tortueuses où le Rédacteur de la Direction promenait ses rêveries poétiques. Et si je ne craignais d'être indiscret, je n'aurais pas beaucoup de peine à dévoiler l'incognito de ce touriste qui, dans le mois des roses et des fauvelles, herborise deux ou trois jours à travers la forêt d'Auberive. De ces excursions au lointain pays de sa jeunesse et de ses premières amours, le romancier rapporte les matériaux de ses veillées d'hiver. C'est ainsi qu'il est allé, tout récemment, chercher au bord du lac d'Annecy, dans ce radieux paysage où s'aimèrent Jean-Jacques et M^{me} de Warens, le sujet de son œuvre maîtresse, *Amour d'Automne*.



Nous n'avons pas encore l'éloignement et le

(1) Journal de Tristan, *les Deux rencontres*.

recul nécessaires pour prononcer sur l'écrivain un jugement irrévocable. Mais en attendant que l'avenir lui assigne un rang définitif dans le cortège de nos célébrités littéraires, nous croyons pouvoir affirmer sans témérité que l'œuvre de Theuriet vivra, autant par la beauté de la forme que par ce que l'artiste y a mis de son âme vibrante et généreuse. Tout ce que nous pouvons prédire de plus fâcheux au rustique paysan des forêts vosgiennes, c'est d'endosser prochainement le solennel habit à palmes des Feillet et des Cherbuliez, de travailler au Dictionnaire et de distribuer les prix de vertu. Pussions-nous être faux-prophète, car tout l'esprit que nos Immortels dépensent dans les tournois académiques est perdu pour la littérature. Mais, nous le craignons, le moment n'est pas éloigné où le poète du *Chemin des bois* se laissera entraîner vers le pont des Arts par son ami François Coppée. La coupole de l'Institut est si près de la rue Bonaparte (1)!

(1) On sait que l'auteur de *Sauvageonne* demeure au n° 30 de la rue Bonaparte.

TABLE

INTRODUCTION.	5
CHAPITRE PREMIER. — Naissance de Theuriet. — Son enfance à Bar-le-Duc. — Premières rêveries. — Les bords de l'Ornain. — Rhétorique et Poésie. — Idylle en prose. — Idéalisme et sensualisme. — Surnuméraire de l'Enregistrement.	12
CHAPITRE II. — Le premier bureau : Auberive. — Budget d'un receveur de l'enregistrement en 1856. — L'auberge du <i>Lion-d'Or</i> . — Botanique et Poésie. — La forêt d'Auberive. — Style administratif. — Voyage en Touraine. — Amende honorable à Rabelais. — Retour à Bar-le-Duc. — Nomination à Paris.	19
CHAPITRE III. — Le rédacteur de la 1 ^{re} division. — Edmond Gondinet. — Consultation poétique. — Travail matinal. — Premières armes. — Le <i>Chemin des bois</i> . — Couronnes académiques. — La <i>Revue des Deux-Mondes</i> . — Hommes et choses du Parnasse contemporain. — Tendances personnelles de Theuriet.	31

CHAPITRE IV. — Drapeau littéraire du romancier. — Mise en scène de ses récits. — Mœurs villageoi- ses. — Antithèse de Paris et de la province. — Structure générale de l'œuvre. — Exemples : <i>Raymonde, Sauvageonne, Amour d'Automne.</i> — Paysagiste et psychologue. — Questions de style. — Talent descriptif. — <i>Lumen purpureum</i>	53
CHAPITRE V. — Genèse de <i>Jean-Marie</i> . — <i>Énoch Arden</i> et la ballade Santone. — Le drame de Theuriot. — Voix d'or de Sarah Bernhardt. — <i>La Maison</i> <i>des deux Barbeaux</i> . — Don Juan en maraude. — Les maris vengés.....	80
CHAPITRE VI. — Année 1870-1871. — Une nuit de grand- garde à Choisy-le-Roi. — L'escouade de Theu- riet. — Effet de neige. — Profils de gardes natio- naux : François Coppée. — Lauriers littéraires et administratifs. — Un bon point à M. Bardoux. — La vérité sur l' <i>Affaire Froideville</i> . — Le banquet des surnuméraires en 1889. — Loisirs d'un pen- sionnaire de l'État. — Le pont des Arts et la rue Bonaparte.....	100



OEUVRES

DE

André Theuriet

Édition élzévirienne

POÉSIES (1866-1872). <i>Le chemin des Bois. — Le Bleu et le Noir.</i> I vol.	6 fr.
NOUVELLES. <i>Bigarreau. — Claude Blouet. — L'Abbé Daniel,</i> etc. I vol.	6 »
SAUVAGEONNE. I vol.	6 »
MADAME HEURTELOUP. I vol.	6 »
LA MAISON DES DEUX BARBEAUX. — TOUTE SEULE. I vol.	6 »

Édition in-18

POÉSIE

LE CHEMIN DES BOIS, deuxième édition. I vol. (<i>épuisé</i>)	3 »
LE BLEU ET LE NOIR. I vol. (<i>épuisé</i>)	3 »
LE LIVRE DE LA PAYSE. I vol. (<i>épuisé</i>)	3 »

PROSE

NOUVELLES INTIMES. I vol. (<i>épuisé</i>).	3 50
PÉCHÉ MORTEL, vingtième édition. I vol.	3 50
BIGARREAU, huitième édition. I vol.	3 50
LES CILLETTS DE KERLAZ, huitième édition. I vol.	3 50
AMOUR D'AUTOMNE, vingt-troisième édition. I vol.	3 50
DEUX SŒURS, vingt-cinquième édition. I vol.	3 50
CONTES POUR LES JEUNES ET LES VIEUX. I v. in-8° <i>illustré</i> , broch.	9 »
— — — — — relié.	12 »
CONTES POUR LES SOIRS D'HIVER. I v. in-8° <i>illustré</i> , broch.	9 »
— — — — — relié.	12 »

THÉÂTRE

JEAN-MARIE. Drame en un acte en vers, cinquième édition, I vol.	I »
--	-----

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

SEP 25 1970

CE PQ 2450

.T2Z5B4 1890

COO BESSON, EMMA ANDRE THEURI

ACC# 1227794

